Accessions ★★ Shelf No.
XQ.194.55

Barton Library.

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

ouvrage par l'auteur le 9 frimaire an 14 (30 9bre 1805)

SECOND SUPPLÉMENT
AU DICTIONNAIRE
DES ATHÉES,
PAR JÉROME DE LA LANDE, 1805.

SYLVAIN MARÉCHAL, dont j'ai donné la notice dans le premier Supplément, méritait aux yeux des philosophes d'être mieux apprécié, mieux connu. Je vais donc continuer ma notice; et ce sera d'abord d'après lui-même, ensuite d'après madame Gacon Dufour, qui était amie de notre philosophe depuis dix-sept ans; elle a composé sa vie avec détail. En attendant qu'on publie cet ouvrage, elle a bien voulu me le communiquer, et j'en ai tiré quelques faits que je vais consigner dans ce second Supplément :

Maréchal avait écrit lui-même une petite notice biographique de sa vie, qui est imprimée, mais qui n'a jamais été publique, et que madame Maréchal m'a fait voir. Ce fragment devait être mis à la tête d'une collection de poésies philosophiques. Voici ses termes :

A l'âge de 20 ans, la nature s'était à peine expliquée sur ce qu'elle voulait faire de lui; mais du moment qu'elle le voua à la philosophie, il se livra tout entier à sa vocation, et ne fut pas long-temps sans s'appercevoir que la société civile, telle qu'elle s'offrait à lui, n'était pas à beaucoup près ce qu'elle devait être. Après plusieurs expé-

riences, il crut devoir vivre comme il aurait vécu dans un monde meilleur.

Il s'abandonna sans réserve à ses idées, toutes puisées dans la nature, et il devança de vingt ans la révolution de 1789, à laquelle malheureusement il survit. Déjà en 1791 il sonda la profondeur des préjugés religieux et politiques, avec une hardiesse et une franchise qui furent qualifiées autrement. Entre autres ouvrages, il en résulta quelques vers philosophiques, bruts et sans apprêts comme sa personne, mais écrits avec conviction, qui lui fit trouver grace aux yeux des honnêtes gens les plus prévenus contre sa manière de voir.

On eut l'air de le persécuter, mais la droiture de sa conduite désarma; on fit taire ses ennemis, et comment en vouloir long-temps à un homme disant la vérité, seulement par le besoin de la dire.

Ses fragmens d'un poëme moral sur Dieu, le seul de ses ouvrages dont il convient à l'auteur de parler dans cette collection, révoltèrent bien des lecteurs. Les gens de goût y trouvèrent à reprendre; les philosophes timorés dirent qu'il était trop tôt pour écrire ainsi; les prêtres grincèrent les dents; les publicistes s'élevèrent contre l'audace impuissante du poëte, qui en demeura là; il n'avait pas écrit pour faire du bruit.

Un autre peut-être eût tiré parti de sa position. Lui, resta toujours à sa place, et sans aller sur le grand chemin mendier un peu de réputation, il se maintint libre au milieu de la foule des esclaves, et s'avança constamment vers son but, en passant à travers les circonstances, sans prendre la teinture d'aucune; fidèle à ces vers, dans lesquels il donna sa profession de foi morale et politique.

Des hommes éclatans ne sois point idolâtre;
Sur la scène du monde, heureux qui, spectateur,
Personnage muet, dans un coin du théâtre,
Vivrait sans être vu, mourrait sans être acteur!

Des querelles des rois ne te mets pas en peine,
Aux esclaves oisifs laisse ce passe-temps ;
Mets l'ordre en ta maison, cultive ton domaine,
Et demeure étranger aux grands événemens.

A l'écart et sans bruit, marche seul avec toi :
Du peuple et de ses chefs évite l'accointance :
Garde entre ces écueils une égale distance.
Loin du peuple et des chefs le sage se tient coi.

En conséquence de ces maximes plus conformes à son caractère qu'à l'esprit du jour, retenu par ses devoirs domestiques, il erre dans Paris comme Robinson dans son île ; interrogeant les choses, ne se trouvant sur le chemin de personne, et toujours préoccupé de sa chimère, c'est-à-dire de son projet de rappeler ses frères à un genre de vie plus naturel, et de les ramener à cet instinct moral qui peut seul les rendre heureux, et les conserver tels.

Le poëme sur l'Enfance, réimprimé dans ce recueil, est une pierre d'attente d'un grand ouvrage en vers, auquel il a renoncé, intitulé (l'*Homme dans les quatre phases de la vie*) ; il eût servi de suite ou de correctif à son premier poëme intitulé : *Dieu*, resté aussi à sa première ébauche. La mesure qu'il prit de ces forces dans ses deux essais, les lui fit abandonner pour consacrer toutes ses facultés à un autre travail, le seul qu'avouera l'auteur, si l'exécution répond au grand caractère du sujet : en voici la préface.

Après de longues méditations, je voulus écrire aussi : la Poésie m'offrit son pinceau magique, sa palette chargée de brillantes couleurs. Crois-moi, dit-elle, n'écris pas, peins ; la multitude aime les tableaux, les tableaux sont les livres des ignorans.

Je ne veux point transcrire de fictions, les hommes en ont assez déjà, je ne serai point versificateur.

L'Eloquence m'offrit à son tour le choix parmi les fleurs de sa corbeille ; il faut plaire pour être lu, me dit-elle.

Je croyais qu'il suffisait d'instruire, et je le crois encore; je ne serai point orateur.

L'Histoire me tendit son crayon.

Je n'en voulus pas encore; je ne ferai l'histoire des hommes que quand ils seront sages et contens.

Prends au moins le stylet de la Satyre ou l'arme du ridicule.

Ni l'un ni l'autre; je ne veux pas faire rire aux dépens de mes frères; je ne serai ni bouffon ni bourreau.

J'apperçus la Raison qui osait à peine se montrer, j'allai à elle. Sois ma muse, et prête-moi ta plume; guide et affermis ma main, afin que tous les caractères tracés par elle soient purs et réguliers. Quoi qu'il puisse m'en arriver, je fais vœu de n'écrire que sous la dictée de la Raison.

On trouve dans ce recueil imprimé, plusieurs pièces qui n'ont point été publiées : *un Alphabet moral;* des Fragmens philosophiques, imprimés pour la première fois en 1781; l'*Enfance*, poëme de trois cents vers; des Odes faites pour la Bibliothèque des Amans, un dialogue entre l'Almanach Royal et l'Almanach des Muses; l'Age d'or; Recueil de contes pastoraux, 1782; des Tableaux de la Fable; l'Origine de la voluptueuse Hélicarnasse; Bias de Prienne, l'un des sept sages; Origine d'Éphèse. (C'est un supplément au chapitre d'Ephèse, dans le bel ouvrage de Barthélemi, qui n'avait parlé que de la restauration de ce temple de Diane.)

Je voudrais que tout cela fût publié; l'on y trouve de la raison, de l'érudition, du style; il y a de l'harmonie dans ses vers; et quand madame Gacon Dufour publiera la vie de Maréchal, on y trouvera des citations propres à justifier mon témoignage.

J'ai parlé trop brièvement de son *Voyage de Pythagore*, page 8e de ces supplémens. Le représentant Morand pré-

senta ce livre au conseil des anciens, le 17 ventose de l'an 7, (7 mars 1799).

Dans un moment, dit-il, où l'art typographique se déshonore par tant de productions futiles ou scandaleuses, par tant de livres qui ne respirent que partialité, vengeance ou fanatisme, par un brigandage d'infidèles et d'incomplètes contrefaçons, contre lesquelles les lois ont été jusqu'à ce jour impuissantes; vous ne pouvez vous dispenser d'accueillir un monument littéraire, fruit d'un grand nombre de méditations et de recherches, dont l'exécution typographique répond à l'importance. L'accueil que vous voudrez bien lui faire, appellera l'attention publique sur cet intéressant ouvrage, qui manquait à la littérature française.

Peu d'ouvrages, sans excepter le *Jeune Anacharsis*, ont l'importance de celui-ci; peu de livres me paraissent plus dignes d'être médités par toutes les classes de lecteurs. A chaque page on rencontre des applications à d'autres temps. On est frappé de contrastes ou de similitudes qui fournissent d'utiles sujets de méditations.

Les voyages de Pythagore, rédigés dans cet esprit, pourraient servir d'histoire comparée; plusieurs de ses lois sont encore aujourd'hui proverbes, et pourraient nous offrir d'excellens modèles. L'homme de lettres qui s'est imposé l'honorable tâche dont je m'empresse de vous présenter le résultat, a rassemblé, pour la première fois, ces lois jusqu'à ce jour disséminées et comme perdues parmi les ruines savantes de l'antiquité, et il en a formé un corps complet, qu'on regarde comme l'esprit de toute la législation des siècles reculés. Les institutions de Pythagore firent le bonheur des peuples italiques, pendant tout le temps que ces peuples en furent les fidèles observateurs.

Maréchal donna aussi une explication de la Mythologie ou tableau de la fable, ouvrage précieux par le soin qu'il eut d'en écarter les idées licencieuses, et de mettre en vers les choses intéressantes.

En 1784, il composa des Pseaumes qui furent approuvés par le censeur, l'abbé Roy; il se méprit en croyant que c'était pour la religion, mais c'était plutôt pour la vertu, la médiocrité, l'obscurité, la vie champêtre, la nature.

Son Histoire Universelle, en style lapidaire, offre la simplicité, la clarté : on y trouve tous les grands événemens dégagés de l'aridité des détails.

Décade du Cultivateur, ou Précis des Evénemens révolutionnaires, Cours de Morale Naturelle, l'Agriculture Pratique de chaque mois, la Médecine Rurale et Vétérinaire, 1793, 7 petits volumes.

Alphabet Moral : « Adore la Vertu, le reste est arbitraire. »

Un jour il lisait un ouvrage de Saint-Thomas, il dit à Mme Dufour : voilà une feuille sur la Vertu, qu'il faudrait faire tirer à vingt mille pour la répandre.

Il convenait de l'utilité de la religion, mais non des prêtres.

Lorsque M. de Chateaubrian eut fait paraître *Attala*, Maréchal donna le correctif, *le Pour et contre la Bible :* il relève les beautés de la Genèse et des prophètes ; mais il veut qu'on les réduise aux faits remarquables, et qu'on ôte surtout les massacres, et les miracles absurdes. Il tonne contre les hypocrites ; il eût mieux aimé vivre avec de francs scélérats.

Il y a un ouvrage qui porte le nom de *Maréchal*, que j'avais vu cité dans les Annales de la Religion ; je n'y croyais pas, mais le P. Sermet me l'a fait voir, en voici le titre :

Les Litanies de la Providence, composées par Joseph de Luzec, baron de ** commentées par P. Sylvain Maréchal, dédiées à Mme la comtesse de L***Y, chanoinesse d'Alix. *Ad majorem gloriam Dei*, au Paraclet, et se trouve à Paris, chez l'éditeur, M. Maréchal, à la bibliothèque Mazarine,

collége des Quatre-Nations, 1753, 95 pages *in*-12. Il y a un avis du P. J***, capucin, et une imitation du pseaume IIe, *Quare fremuerunt gentes;* mais personne ne connaît cette brochure, ni Mme Maréchal, ni son frère, ni son libraire, ni Mme Dufour qui a fait son éloge : je crois que c'est une plaisanterie ou une calomnie.

Après avoir parlé des ouvrages de Maréchal, je vais parler de sa vie privée, on aime à voir un philosophe qu'on estime, dans le détail de ses habitudes, avec son caractère, ses mœurs.

Son père voulait le mettre dans le commerce, mais il résista. Le goût de l'étude l'entraîna; il vivait cependant chez son père, mais il allait à la campagne le plus souvent qu'il pouvait.

Il se maria en 1792 à Mlle Després, dont il avait chanté les vertus, sous le nom de Zoé. Il alla habiter avec elle le faubourg St.-Marceau, avec son père et son beau-père.

Son Dictionnaire d'amour prouve de bonne heure sa sensibilité. Tout est amour dans l'univers, les astres, les hommes, les animaux, les plantes même, nous en donnent des preuves, mais la raison doit en régler les effets. (Dictionnaire d'amour, 1788.) Il y a des choses charmantes, des conseils, des préceptes, des critiques, de l'érudition, de la sensibilité. Il fit aussi des odes et des pièces anacréontiques, où l'on voit sa sensibilité.

> Et ma science et mon système,
> Et mes projets et mes desirs,
> Mes plus grands faits, mes doux plaisirs,
> Tout se réduit à ce mot : J'AIME.

Plutarque, Montaigne, Francklin étaient ses auteurs favoris; le bonhomme Richard l'enchantait. Il ne faut pas d'autres livres, disait-il, il apprend à se conduire.

Maréchal employait quinze heures à travailler; il se promenait seul, et écrivait en rentrant ce qu'il avait composé en chemin; il allait presque tous les jours au jar-

din des Plantes, respirer un air pur, jouir de la nature, et voir un frère qui la dessinait avec autant de fidélité que de talent. Il accompagnait sa mère; il laissait son travail pour elle. J'ai fait mon devoir, disait-il, j'ai bien employé mon temps.

Il disait comme Plutarque pour le nombre des convives ou celui des assemblées, il faut être entre les muses et les grâces. Il ne voulut être d'aucune académie; il évitait les grandes assemblées.

Il racontait avec une facilité singulière, mais ce n'était qu'avec ses amis. Dans les jeux d'enfans, il faisait de jolis contes pour retirer ses gages, mais il ramenait tout à la morale.

Il était enchanté quand on lui rendait compte des progrès de l'enseignement. Il croyait que les hommes étaient tous susceptibles de plus ou moins d'instruction.

Il ne voulait pas d'étude pour les femmes, mais il renonça un peu à ce système sur la fin de sa vie, en voyant tout le charme que Mme Dufour et Mme Perrier répandaient sur sa vie par leurs talens.

Il aurait pu avoir des places importantes dans la révolution, mais il aimait mieux l'étude et la retraite. D'Alembert refusa cent mille livres de rentes en Russie; Ducis a refusé la place de sénateur; pour moi j'étais riche, j'ai tout donné à mes parens; je n'ai besoin de rien; les dévots sont plus intéressés qua les philosophes.

La veille de sa mort, il raconta avec gaîté des historiettes aux dames qui l'entouraient, et il les priait de venir de bonne heure le lendemain, 18 janvier 1803. Ce jour là, il fit encore quelques vers. A huit heures, il perdit la vue, mais son ame avait encore de la force. Je vous entends, disait-il à Mme Dufour, mais je ne vous vois point, la nuit est venue pour moi. Mme Dufour voulut lui persuader qu'il faisait un brouillard assez épais pour obscurcir le jour; il lui tendit la main, sourit en secouant la tête.

Mlle Després

Mlle Després, sa belle-sœur, un de ses secrétaires habituels, écrivait sous sa dictée, quand il prononça d'une voix assurée, ce vers,

Au souvenir des morts, consacre quelques nuits.

Sa femme, désolée, s'approcha de lui. Viens ma Zoé, dit-il, ton amitié me réchauffe; mes vœux sont remplis, j'ai la satisfaction en mourant d'être environné de ce que j'ai de plus cher; et il en avait énoncé le desir, dans des vers faits en 1771. Mme Dufour fit éloigner Mme Maréchal; elle mit sa main sur son cœur; il se ranima pour dire : Il ne bat plus, et il expira à midi. Mme Dufour prit son masque, aidée de M. Peyrard, et M. Tisard, habile sculpteur, a fait son buste.

REPONSE AUX OBJECTIONS.

Les obscurans, c'est-à-dire les ennemis de la raison, nous font des raisonnemens, nous disent des injures; il faut répondre aux uns et aux autres.

Dans la lettre de Salverte, sur les obscurans, (Mag. *Encycl.* tom. III, p. 95 de la 8e année.); dans le Journal littéraire de Gottingue, tom. III, 21 février, on voit leur caractère, leur marche, leurs objections. M. Beauregard, philosophe de Bourg, les appelle *Misophanes*, ennemis de la lumière.

M. l'abbé de Boulogne, célèbre prédicateur, dans les Annales littéraires et morales, 1803, 9e cahier, p. 393, m'accable d'injures dégoûtantes, où je n'ai rien vu qui méritât de réponse. Il y a entr'autres un argument peu digne de ce grand prédicateur; c'est que je suis fort petit et fort laid; Maréchal était de même, Spinosa aussi; tous les gens de notre secte sont des êtres disgraciés de la nature. Il n'a pas excepté Buffon, Condorcet, Helvétius, Diderot, Burigny, qui étaient de fort beaux hommes.

M. Dubois, dans les Annales de la Religion, du 31 no-

vembre 1803, rend un compte plus modéré de mon Supplément; mais mon grand argument, page 21, le plus frappant pour moi, lui paraît sans force, à la vue des merveilles de l'univers. Cependant si Dieu existait, il serait essentiellement présent à nos sens, à nos ames, à nos esprits, à nos cœurs, ou bien il serait la cause de notre erreur, de notre aveuglement, ce qui répugne à l'idée de la perfection. Je dis plus, il lui serait impossible de se cacher, quel que soit son pouvoir, son essence ne le permettrait pas; elle serait d'être présent partout, de gouverner, d'éclairer de sa gloire, de frapper d'admiration et de respect.

Quand il s'agit du soleil, personne n'a envie de disputer sur son existence, parceque tout le monde le voit; un aveugle même n'a pas de doute, parceque le témoignage est universel, et l'évidence incontestable. Nous n'avons pas besoin de former des conjectures à son égard; de dire, toutes les nations y croyent, sans lui la terre ne produirait rien, il faut absolument qu'il y ait un soleil. Si je ne le voyais pas moi-même, je dirais, vos conjectures sont grandes, ingénieuses, elles sont vraisemblables; mais j'ai des yeux comme vous, et je ne le vois pas; j'ai de l'esprit comme vous, et je ne le conçois pas; votre autorité ne m'en impose pas, elle ne peut remplacer le témoignage de mes sens et les lumières de ma raison.

On me demande à quoi bon vos raisonnemens contre une croyance utile? Je réponds que la perfection de l'espèce humaine tient à la vérité, aux lumières dont un petit nombre de philosophes sont les seuls dépositaires. Nous ne devons pas laisser périr entre nos mains un dépôt précieux: c'est une pierre d'attente dont nous devons compte à la postérité, et qu'on a retardé de deux mille ans. On était obligé depuis deux mille ans de se cacher, j'ai profité du moment où un souverain éclairé nous rendait la liberté. *Rara temporum felicitate ubi sentire quæ velis, et quæ sentias dicere licet.* Tacite, hist. I, c. 1.

La religion est utile quant à présent, mais n'est-il pas

utile aussi qu'il existe un foyer de vérités et de lumières pour la perfection de l'espèce humaine, et pour l'instruction de la postérité. C'est aux philosophes qu'appartient ce dépôt. Si je suis le premier qui l'ait annoncé publiquement avec mon nom, c'est que je me suis trouvé comme Tacite, dans une circonstance heureuse; j'ai regardé l'univers et la postérité comme l'objet de mes travaux. Je disais avec Pline : *quatenus nobis denegetur diu vivere relinquamus aliquid quo nos vixisse testemur.*

Si nous devons desirer, si nous pouvons espérer la perfection de l'espèce humaine, il est de notre devoir de déposer le germe des lumières pour un temps plus heureux.

La religion est nécessaire aux enfans, mais ils grandiront; elle est utile pour consoler les faibles, tâchons de leur donner de la force : mais quelle folie de conclure qu'elle est vraie, parceque les hommes sont encore dans l'enfance !

Le peuple même est bien peu contenu par la religion. On se permet sans cesse le vol, l'adultère. Les criminels vont à l'échafaud avec un crucifix, et le scélérat d'Orléans demanda un confesseur, le 6 novembre 1793. Le sentiment de l'honneur est peut-être plus puissant; le peuple y attache de l'importance, parcequ'il en éprouve les avantages.

J'ai cru contribuer aux progrès des lumières, et c'est pour moi la première obligation. Je venais de faire un sacrifice d'argent assez considérable pour le progrès de l'astronomie. Un homme pieux me disait : pourquoi ne pas l'employer plutôt en bonnes œuvres. Je lui répondis : travailler à la perfection de l'espèce humaine est le devoir d'un philosophe; quelques individus de plus ou de moins dans la génération actuelle, ne valent pas autant que l'accroissement des lumières qui intéressent les races futures. La science est la véritable gloire, l'ignorance une source de maux pour l'humanité. Elle est avilie par des chimères,

déshonorée par des faiblesses, victimée par des préjugés funestes. Je crois donc, en contribuant au progrès de la science, remplir le premier devoir de l'ami des hommes. On me dira, il est encore trop tôt; mais j'en dépose le germe. Le premier de tous les axiômes qu'il importe aux hommes de comprendre, c'est que la science est la véritable gloire, et la paix le véritable bonheur : or, il n'y a que les philosophes qui puissent propager la science, et peut-être diminuer un jour le nombre des monstres qui gouvernent et ensanglantent la terre, c'est-à-dire, ceux qui font la guerre. La religion en a tant produit, qu'il est permis d'en desirer la fin.

J'ai souvent dit que le premier chapitre de l'instruction devait être un cours de physique : sans cela on ne sait rien, on a tous les préjugés de l'ignorance; on ne comprend ni la matière, ni le mouvement; on croit aux miracles, aux sorciers, aux revenans; on a peur du tonnerre, des araignées, des souris; et à plus forte raison, on croit en Dieu.

M. Delisle de Salle, qui avait fait un mémoire en faveur de Dieu, a aussi fait une réponse à mon premier Supplément, le 6 février, 1804, intitulé : Examen pacifique des Paradoxes d'un célèbre astronome, en faveur des athées. Il fait de moi des éloges exagérés. Par excès de délicatesse, il me désigne sous le nom d'Hiéronyme : malheureusement c'est le nom d'un monstre qui régnait à Syracuse, deux cent quinze ans avant l'ère vulgaire : la rencontre n'est pas heureuse. A la page 40, il dit que je suis victime d'une espèce d'hydropisie de celébrité; mais l'amour-propre est la source des vertus et des talens; c'est par amour-propre que j'ai tâché de les acquérir. Tacite observe que les sages mêmes ne peuvent s'affranchir du desir de la gloire. *Quando etiam sapientibus cupido gloriæ novissima extinguitur.* H. IV. c. 6. On a dit du célèbre ouvrage de la Rochefoucault : Il ne contient presque qu'une vérité; que l'amour-propre est le mobile de tout.

On aura beau dire que c'est le vice qui fait des athées, moi je crois posséder toutes les vertus ; je suis plus athée que personne, et c'est pour la recherche de la vérité. Si Dieu existait, je n'aurais rien à craindre de lui. Si je le voyais, je ne pourrais faire davantage pour l'honorer et pour lui plaire. Si c'était après ma mort, je lui dirais avec plus de vérité que David : *Judica me Deus. Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.* J'ai employé toutes les facultés que vous m'aviez données pour vous connaître ; si je n'y suis pas parvenu ; je n'ai rien à me reprocher. J'ai fait le bien toute ma vie, et dans le livre qu'on m'avait donné comme inspiré par vous, je lisais ces paroles consolantes : *Cum effuderis esurienti animam tuam et animam afflictam repleveris..... Requiem tibi dabit Dominus semper et implebit splendoribus animam tuam et ossa tua liberabit. Et eris quasi hortus irriguus.... tunc invocabis et Dominus exaudiet, clamabis et dicet ecce adsum.* Isaïe, LVIII, nos 8 et 11. Et cette belle morale se prêchait au milieu du peuple le plus abominable, qui prenait le nom de *peuple de Dieu*, dans le pays où David, souillé du crime le plus horrible, était appelé roi selon le cœur de Dieu.

D'Holbach, dans son Système de la Nature, a pris la peine de répondre fort au long à toutes les preuves de Clarke, de Descartes, de Newton. Quand je l'ai lu, j'ai trouvé qu'il avait pris bien de la peine inutile : toutes ces preuves ne sauraient me faire la plus légère impression. Tome I, page 289, il cite Timée de Locres, Pythagore, Epictète, Marc-Aurèle, presque tous les philosophes grecs. Voyez Gassendi, d'Olivet, de la Nature des Dieux; Brucker, Histoire de la Philosophie, 7 vol. *in*-4°. Il cite même l'Ecclésiaste, qui dit : *Nihil habet homo jumento amplius.* c. III, n°. 19; et il fait observer que dans toute la Bible il n'est pas parlé de l'autre vie.

Dieu infiniment parfait, a fait des choses très-impar-

faites : des hommes qui se détruisent et qui meurent ; des étoiles qui s'éteignent ; des glaces qui détruisent les animaux et les plantes ; des sables qui brûlent et qui dévorent ; des ouragans qui ravagent la terre, et des monstres humains encore plus horribles ; des tonnerres qui foudroyent : enfin il a fait la guerre, la peste et la famine, le mal moral et le mal physique, malgré toute sa perfection et sa puissance ; c'est une contradiction que vous ne sauriez faire disparaître pour moi.

Dans le Journal des Débats, le 14 octobre 1804, à l'occasion d'une petite discussion que j'avais avec les rédacteurs, M. Frési mit un article dont le principal argument est celui-ci : « Si le dogme d'un Dieu et de la providence » est nécessaire au maintien, à la prospérité de l'ordre so» ciale, ce dogme est vrai. L'homme est fait pour la vé» rité. Comment le genre humain, pour être heureux, aurait-il besoin du mensonge? etc. » Ce sophisme est trop évident. Le peuple a besoin de la religion, parcequ'il est ignorant. Les philosophes cherchent à l'éclairer, mais il faut aller pas à pas. Nous prêchions la liberté des nègres ; mais en la proclamant sans précaution, l'on a tout perdu. Si l'on eût seulement suivi les projets de Toussaint-Louverture et de M. Vincent, l'ingénieur, nous aurions encore Saint-Domingue et la liberté des nègres.

Le Journal des Débats a une si grande réputation, qu'il est difficile d'être insensible à ses attaques. Je lis dans la feuille du 17 février 1803 : « La secte prétendue philo» sophique a toutes les passions du fanatisme.... L'immo» ralité profonde que les sages du 18e siècle avaient in» troduite dans toutes les classes de la société, en prêchant » l'oubli ou le mépris de tous les devoirs, de tous les prin» cipes religieux, à l'aspect de la France livrée à des bour» reaux, déshonorée par des excès féroces : ..... voilà des » motifs humains pour abjurer une doctrine dont les ré» sultats étaient si funestes. »

C'était là à-peu-près le langage de Laharpe, lorsque je lui répondis dans le Journal de Paris du 29 avril 1797 : Rien ne peut expliquer le délire de la calomnie, que la peur qui affaiblit les organes. L'auteur a été en prison, il a été en danger; cela suffit pour excuser un homme d'esprit descendu à ce degré d'affaissement.

Je ne puis douter d'après cela, qu'on n'ait eu intention de me comprendre dans la secte qui ne veut pas croire que Robespierre, Marat, Carrier, Fouquier-Tainville et les autres tueurs, fussent des philosophes, ou qu'ils eussent puisé dans les livres des philosophes.

On a souvent dit de Laharpe que sa dévotion affectée et exagérée était une hypocrisie. Pour moi, j'ai toujours cru que c'était un effet de la décrépitude. Le plus courageux de nos philosophes, *Maréchal*, est mort, le 18 janvier 1803, avec toute sa philosophie, et le plus craintif des dévots, le 11 février, en demandant pardon de ses ouvrages. Mais Maréchal n'avait que cinquante-trois ans, Laharpe en avait soixante-quatre, et il y avait dix ans qu'il calomniait les philosophes, en répétant toujours, sans jamais donner aucune preuve, qu'ils étaient les ennemis de la morale et des gouvernemens. Actuellement ses amis disent que les horreurs de 1794 étaient le résultat de la doctrine des philosophes; comme si les révolutionnaires qui renversèrent le trône pour gouverner eux-mêmes, avaient seulement eu l'idée des ouvrages des philosophes.

M. Agasse m'offrait d'ôter du dernier volume de Laharpe, une sortie qu'il y a contre moi. Je lui ai dit que j'aimais mieux la laisser; plus il est bête, plus j'ai d'avantage sur lui.

On nous répète sans cesse que la croyance est le parti le plus sûr; et véritablement, s'il y avait du doute, je conseillerais le plus sûr; mais il n'y a aucun doute pour moi.

On nous dit que c'est renoncer à des idées consolantes; mais si vous pouviez vous consoler avec les contes des fées,

je vous conseillerais de lire tous les jours la Barbe bleue. Pour moi, je ne veux que la vérité pour consolation; je l'ai cherchée toute ma vie, et je crois l'avoir trouvée.

Dans le Journal des Débats, 31 janvier, M. A. (Felès) s'exprime ainsi : « Et quoi qu'on en puisse dire, c'est toujours un signe de décadence et de dépérissement dans la société, lorsque les philosophes s'y multiplient. C'est à l'occasion du Cours de Physique céleste; ce qui importe, ajoute-t-il, c'est que les lois sur lesquelles reposent la paix et le bonheur des sociétés, ne soient pas mises publiquement en problême. » Je réponds toujours que c'est la paix et le bonheur que nous cherchons.

Laharpe, dans son Cours de Littérature, tome III, première partie, page 220, explique le progrès de l'athéisme de deux manières : 1°. par ces traits de folie qu'un excès de vanité peut produire; 2°. par la destruction de toute moralité; mais je crois avoir prouvé que nous comptons les philosophes les plus profonds et les moralistes les plus édifians. Ainsi, les déclamation de M. Laharpe sont tout à-la-fois un trait de folie auquel peut conduire le fanatisme, et une de ces calomnies que les dévots se permettent. Ensuite il nous associe les brigands de 1793; mais ils ne pouvaient être de véritables athées, parce qu'ils n'étaient pas assez instruits, et ils proclamèrent l'Être suprême, dans une fête solennelle. Ainsi, laissons-les à leur véritable place, en disant avec un de nos historiens les plus philosophes : l'esprit de faction étouffe les sentimens de la nature, et offusque les lumières de la raison. Dans le tome IIIe, deuxième partie, page 23, Laharpe dit qu'on trouve dans Helvétius, et dans vingt ouvrages de ce siècle, le raisonnement de celui qui n'attachait aucune conséquence morale au lien de la nature et du sang; qui ne tenait pas plus à son frère qu'à un autre homme. Mais j'ai vécu parmi les plus célèbres philosophes, je n'en ai connu aucun qui eût ce malheur là, et je voudrais que Laharpe eût cité quelques-uns

ques-uns des vingt, je crois que je prouverais sa mauvaisefoi, qui trop souvent se rencontre dans les écrits des dévots. Pour moi, je pleure encore mon père au bout de quarante ans. Parmi le grand nombre d'ouvrages calomnieux dont les obscurans nous ont accablés, on peut distinguer *le Catéchisme* et décisions des cas de conscience, à l'usage des Cacouacs, avec un discours du patriarche des Cacouacs, pour la réception d'un nouveau disciple. *Sapientia prima stultitia caruisse.* Hor. s. 1, à Cacopolis, 1758, 107 pages *in*-12. Si tu veux être heureux, tu n'a qu'à étouffer les remords : *Discours sur la vie heureuse*, page 30. Je ne connais pas ce discours, mais cette phrase ne peut être d'un philosophe : on est incapable de remords quand on est incapable d'une mauvaise action. Au reste, l'auteur du catéchisme nous fait dire beaucoup de choses que nous sommes bien loin d'avouer, au moins dans le sens qu'il y attache. Ce catéchisme des Cacouacs passa pour être de Moreau, le mauvais historiographe ; mais le premier qui nous ait donné ce nom est *Palissot*, lorsqu'il fit sa sotte comédie des *Philosophes*, qui lui a attiré l'ignominie dont il ne s'est jamais relevé.

Notre instinct machinal nous porte au bien comme notre intérêt personnel. J'aime à faire du bien parceque j'aime qu'on m'en fasse ; je travaille à la perfection de l'espèce humaine, parcequ'étant homme, j'ai du plaisir à être utile aux hommes, j'y ai même intérêt. L'homme chérit toujours le bienfaiteur des hommes (Debeloy).

J'avais une belle chatte qui a péri à force de lécher l'abscès d'un petit chat, qui n'était pas le sien ; j'en ai fait une constellation. L'instinct suffit quand les passions ne nous ont pas dépravés. Une reine suçant l'abscès de son mari, ne me paraît admirable, que parcequ'à ce haut rang l'instinct de la nature est souvent perverti.

Si j'ai porté du soulagement à un être souffrant, j'ai eu l'image la plus forte, et j'ai senti l'impression de celui que je voudrais recevoir.

Franklin disait : Si les scélérats connaissaient tous les avantages attachés à la vertu, ils seraient honnêtes gens par scélératesse.

Il me suffit que la religion ait produit tant de maux, tant de fureurs, tant de massacres, pour qu'un philosophe cherche à mettre la morale à la place de la religion. On connaît vingt-trois mille Juifs égorgés pour le veau d'or ; vingt-quatre mille de Benjamin, pour la femme du lévite ; quarante-deux mille Ephraïmites, sous Jephté : les croisades peuvent se compter pour deux millions. On trouve ensuite soixante-dix mille massacrés, en 1572, à la Saint-Barthélemi ; cent trente mille en Irlande, vers 1641 ; les Albigeois, les Vaudois, et tant d'autres qui sont rapportés en abrégé dans l'*Examen critique* des apologistes de la religion chrétienne, c. X, et dans la Cruauté Religieuse.

Les Grecs même eurent le délire et l'absurdité de la religion. Avant la naissance d'Œdipe, les dieux ont arrêté qu'il tuera son père et qu'il deviendra l'époux de sa mère. L'oracle s'accomplit : le prince vertueux devient parricide en défendant sa vie contre un inconnu, et incestueux en recevant le prix dû au libérateur de tout un peuple. Ces deux crimes involontaires, inévitables, prédéterminés par les dieux, sont suivis d'une punition terrible. Je ne connais pas de satyre plus forte de la providence et de la prescience divine. L'auteur de cette fable ne croyait pas sans doute en Dieu, et voulait peindre les conséquences révoltantes autant que dangereuses de cette funeste croyance.

On déplore l'aveuglement que produisent les religions, quand on voit Marc-Aurèle, le plus philosophe des empereurs, faire mourir les chrétiens parcequ'ils refusaient de se soumettre à sa religion ; et Louis XVI braver la mort par un attachement excessif à la discipline de l'église. Cette mort a causé celle de deux millions de Français.

Dans le portrait de Philippe II, (Mercier) 1785, on lit : Depuis Tibère, jamais tyran plus sombre et plus

cruel ne s'est assis sur le trône. C'est sur un lac de sang qu'il a fait voguer le vaisseau de l'église romaine.... Cruel par caractère et par principes, jamais la clémence et la pitié ne trouvèrent d'accès dans son cœur.

Louis XIV eut l'ineptie de vexer les protestans au point de faire fuir six cent mille Français. Louvois, ministre abominable de l'ambition et de l'orgueil, envoyait des troupes en Languedoc, pour faire des conversions qui flattaient la religion du roi.

Mme de Genlis, dans son joli roman de Mme de la Valière, justifie la révocation de l'édit de Nantes; d'autres ont justifié la Saint-Barthélemy.

J'ai voulu une fois lire les Discours de Bossuet sur l'Histoire Universelle, à cause de la célébrité de l'auteur. Je n'ai pas été au-delà de la première page, où j'ai lu Adam JUSTEMENT puni dans toute sa postérité; et en voyant renverser ainsi toutes les idées du juste et de l'injuste, anéantir la raison humaine, faire de la divinité un monstre le plus exécrable, pour expliquer un mot de l'écriture, j'ai déploré la stupidité des pères de l'église, et j'ai fermé le livre. Tout cela ramène à la jolie fable de Diderot : Un misanthrope qui détestait les hommes, ne sachant comment leur faire du mal, vint leur dire : *Mortels, il est un Dieu.*

MM. Goudin et Gudin, deux des meilleurs philosophes que je connaisse, hors de notre secte, ne peuvent s'accoutumer à l'idée de l'ordre qui existe, et de l'organisation de l'homme, sans admettre une intention préexistante. Pour moi, je ne vois dans cet ordre de la nature, que le mouvement éternel et infini. Les systèmes étoilés changent de place; le soleil même est déplacé; les étoiles s'éteignent; les comètes se perdent. Je vois les météores, les ouragans formés par des combinaisons immenses de matière inerte. Je vois trente mille insectes dont plusieurs nous étonnent; des animaux dont plusieurs nous surpassent : *Præcellit æranea tactu, vultur odoratu, lynx visu, simia gustu.*

L'étonnante industrie de l'araignée maçonne, même des araignées les plus communes, exigera aussi des ames. Quant à l'organisation, je vois aussi des vers se former dans le corps et dans le fromage ; des anguilles dans le vinaigre. L'organisation compliquée de l'homme me conduit insensiblement à celle d'un ver qui se forme dans les intestins, et par gradation insensible, les plantes ne me paraissent pas plus difficiles à concevoir, par le mouvement des molécules. Mais on nous dit : Pourquoi ne voit-on pas se former sous nos yeux des êtres organisés, s'il s'en est formé autrefois ; de nouveaux hommes, de nouvelles plantes? C'est que le degré d'activité et de mouvement n'est plus le même ; les combinaisons qui se sont faites autrefois ont épuisé la force et la puissance de la matière ; elle a produit ce qu'elle pouvait produire. Les germes qui se sont formés subsistent ; les molécules organiques existent, mais n'acquièrent plus de nouvelles propriétés. Cependant Jean Chris. Fabricius de Kiel croit qu'il se forme de nouvelles espèces d'insectes. (C'est celui qui a donné, en 1801, deux gros volumes *in*-8°., sur la seule famille des coléoptères). L'organisation des plantes est si compliquée, comme M. Mirbel nous l'a fait voir à l'académie, en 1804, qu'il y faudrait encore des ames.

M. Constant du Méril, dans son *Traité élémentaire d'Histoire Naturelle*, 1804, rapproche beaucoup les plantes, des animaux, en faisant considérer les agitations de la sensitive ; celle du sainfoin oscillant du Gange ; le resserrement en apparence volontaire de la *dionis muscipula ;* le sommeil, le réveil et les amours d'un grand nombre de végétaux, où les phénomènes de la vie se développent d'une manière très-marquée. Les animaux sont doués d'une sensibilité plus développée ; mais la gradation, depuis les éponges jusqu'à l'homme, fait voir combien les différences de combinaisons de la matière sont insensibles ; en-sorte qu'il serait absurde de chercher à quel endroit il commence à y avoir une ame.

On nous oppose la difficulté de comprendre l'infinité du temps et de l'espace ; j'y pense tous les jours, je ne puis le comprendre complètement, mais sans avoir la compréhension *adæquate*, elle n'en est pas moins évidente pour moi, et je vois certainement que le monde est éternel et infini.

On nous dit que la liberté est anéantie par le matérialisme, et que les hommes seront forcés de faire mal. La liberté, dans le sens propre, ne peut exister. Le desir, la crainte, la sensibilité, sont des impressions naturelles qui décident nos actions. Le desir de manger, ou la faim, est bien évidemment l'irritation des fibres de l'estomac ; l'irrésolution que nous éprouvons si souvent, a lieu quand l'impression faite sur nos nerfs n'est pas assez forte ; mais le défaut de la liberté ne détruit pas la morale, qui est fondée sur notre intérêt, sur notre bonheur, sur notre estime, sur nos lois.

M. de Chateaubrian vient de donner un ouvrage célèbre, *le Génie du Christianisme*. Je me suis empressé d'y chercher quelque raisonnement qui méritât une réponse ; mais je n'en ai trouvé aucun. J'ai vu qu'il voulait se retirer du monde, et se faire une réputation dans une autre partie. Sa mère, en mourant, chargea une de ses sœurs de le rappeler à la religion. Ces deux voix, dit-il, sorties du tombeau ; cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie du cœur ; j'ai pleuré, et j'ai cru.

Sur l'antiquité du monde, démontrée par la formation des montagnes et des minéraux, il dit que cette difficulté a été cent fois résolue, par cette excellente et unique réponse : Dieu a dû créer, et sans doute a créé le monde avec toutes les marques de vétusté et de complément que nous y voyons. Je ne connaissais pas cette excellente et unique réponse, et je n'aurais pas même cru qu'on pût la

faire sérieusement. Si elle suffit pour persuader les croyans, il est impossible de les instruire.

Mais il y a des théologiens moins absurdes : l'abbé Sigorgne, official et grand-vicaire de Mâcon, a fait soutenir une thèse où l'on prouvait que les sept jours de la création n'étaient que des intervalles de temps, et non des jours de vingt-quatre heures, puisque le soleil ne fut créé que le troisième jour, et qu'on pouvait les expliquer par des intervalles de temps qui peuvent être des millions d'années.

Jacquelot, ministre protestant, mort en 1708, a donné des dissertations sur l'existence de Dieu ; il ne se sert presque pas des argumens de ses prédécesseurs. J'ai lu, dit-il, page 3, la sainte écriture, j'y ai trouvé la démonstration de l'existence de Dieu à portée de toute sorte d'esprit. Ainsi, nos démonstrateurs sont désavoués par leurs plus zélés partisans.

Pour diminuer le fardeau de l'objection imposante que Newton fournit à nos adversaires, j'ai rédigé quelques notes pour prouver qu'il n'avait pas fait des choses si étonnantes, et que sa réputation était exagérée. Il a trouvé la loi de l'attraction, mais il convient que trois autres l'avaient trouvée en même temps ; le calcul infinitésimal ; mais on en était si près depuis Fermat, Barrow, Gregory, Léibnitz ; et ce sont les Bernoulli qui l'ont créé. Ses calculs sur les fluides et sur les cataractes, ne sont pas des choses bien remarquables ; ses calculs de l'attraction ne vont pas loin ; il a été redressé sur tous les points. J'ai soumis ces idées à M. de Lagrange et à M. Delaplace, qui sont plus géomètres que Newton ; ils n'ont pas contesté les quatre articles ; mais ils ne veulent pas convenir de ma conséquence : ils admirent Newton. Laplace dit que la théorie des forces centrales, dans les sections coniques, est une chose de génie ; que la théorie de la réfraction, et la démonstration des aires proportionnelles au temps sont de belles choses : c'est à lui qu'il faut s'en rapporter.

Euler, aussi étonnant que Newton, était aussi dévot. Condorcet avait supprimé dans l'édition des Lettres d'Euler, faite à Paris, les articles relatifs à la religion. M. Emery, ancien général de Saint-Sulpice, et digne de mes respects comme de mon attachement, les a rétablis, dans une brochure intitulée : *Défense de la révélation contre les objections des esprits forts, par Euler.* Mais son principal argument est tiré de ce qu'Euler croyait, en 1755, que la terre se rapprochait du soleil, et la lune de la terre. Je fis voir, dans les Mémoires de l'Académie, pour 1757, la cause de cette erreur : elle est bien reconnue actuellement. Ainsi le rédacteur du Journal des Débats (24 juillet, 1805, sous la lettre X), s'est trompé en disant que cela pourra servir de leçon à plusieurs astronomes du jour, qui se font une triste gloire de chercher dans les merveilles du ciel, des raisons pour se passer d'un créateur.

Je conviens qu'Euler était fort religieux. J'ai logé chez lui en 1752, j'en ai été témoin. Son autorité, ainsi que celle de Newton, est d'un poids effrayant contre nous. Mais j'ai déjà remarqué que ces grands hommes s'étant fait une loi de ne pas examiner la religion, ils n'avaient jamais discuté la question ; et que les différentes couches du cerveau peuvent être si différentes, que l'homme qui a le plus de génie pour une chose, peut n'être qu'un fou et une bête dans un autre genre, comme si un coup à la tête eût porté d'un côté toutes les molécules organiques d'une certaine espèce.

Il est plus difficile d'être athée que mathématicien, parceque celui-ci n'éprouve point de contradictions, point de préjugés, point de dangers, point d'anathèmes. Le premier éprouve tous ces obstacles ; il faut une tête fortement organisée pour résister. Descartes faisait plus de cas de sa métaphysique que de sa géométrie ; peut-être il faut plus d'esprit pour être complètement athée, que pour faire les ouvrages de

Newton et d'Euler. Moi qui ai prouvé que le grand Cassini était bête, je ne suis point disposé à m'en laisser imposer par les réputations.

Plusieurs philosophes voulant écarter la religion, ont soutenu même que Jésus-Christ n'avait pas existé. Volney, dans ses Ruines ; Dupuis, dans l'Abrégé de l'Origine des Cultes ; Mentelle, dans son Histoire Universelle. etc, sont de cet avis. Je ne suis pas de cet avis. En effet, Tacite en parle à l'an 31 après la mort de Jésus-Christ (Ann. XV, c. 44) ; Suétone à l'an 13 et à l'an 31 (Claud., c. 25, Nero, c. 16). Il est impossible qu'on fut dans l'erreur sur un fait aussi récent. Mais il est facile d'expliquer les évangiles, sans recourir à ce système, et on l'a fait plusieurs fois. Histoire Critique de Jésus-Christ, ou Analyse raisonnée des Evangiles, vers 1770 ; Histoire de la Vie de Jésus-Christ, 1777 ; La Vie du Législateur des Chrétiens, par M. Mosneron, 1803 ; Le Christianisme raisonné, par Boulanger, 1767 ; Examen Critique des Apologistes de la Religion Chrétienne, par Burigny.

La résurrection de Jésus-Christ est le fondement de tout. Mais les Juifs avaient averti eux-mêmes les disciples de l'enlever, en demandant des gardes à Pilate pour le sépulcre ; et il était facile de les endormir, de les séduire, de les chasser ; il n'y a point là de miracle.

Le pape me disait, le 13 décembre 1804, qu'il avait soutenu qu'un aussi grand astronome que moi ne pouvait être athée. Je lui répondis que les opinions métaphysiques ne devaient point empêcher le respect dû à la religion ; qu'elle était nécessaire, quand même elle ne serait qu'un établissement politique ; que je la faisais respecter chez moi ; que mon curé y venait ; qu'il y trouvait des secours pour ses pauvres ; que j'avais fait faire cette année la première communion à mes petits parens ; que j'avais fait de grands éloges des jésuites ; que j'avais rendu le pain béni à ma paroisse ; et je lui parlai d'autre chose. Il me fit l'honneur

neur de me charger de faire faire des instrumens pour l'observatoire de Rome. Je lui parlai de la coupole de Saint-Pierre, dont j'avais observé la position, comme du point le plus remarquable de l'univers ; des astronomes de Rome qui avaient tous été mes amis ; des choses importantes que les souverains pontifes avaient faites pour l'astronomie ; et Sa Sainteté parut aussi contente de moi, que j'étais flatté de son accueil ; elle eut la bonté de le dire à l'électeur de Ratisbonne, qui me l'a raconté.

Cicéron était augure, et on voit bien dans son Traité de la Divination, qu'il n'y croyait pas ; mais, dit-il, tout ce que les lois ont consacré comme police religieuse, n'a rien de commun avec la philosophie ; l'homme public et le citoyen doivent respecter ce que les lois ont fait entrer dans l'ordre politique, parceque le mépris est toujours un mauvais exemple et un délit. Mais le langage public de l'augure n'oblige à aucune croyance la raison du philosophe ; de même que le citoyen n'est pas obligé de croire bonnes toutes les lois ; mais il est tenu d'y obéir.

Saint Vincent de Paule a fait des choses admirables pour l'humanité. Le Journal des Débats en tire un sujet d'injures contre les philosophes, (7 septembre 1805) ; mais ce saint est le seul en un siècle et demi. L'on pourrait dire les mêmes injures aux prêtres ; et les philosophes peuvent répondre que la vertu et l'humanité faisaient aussi de saint Vincent un philosophe, ce qui vaut mieux qu'un prêtre. Il n'avait pas besoin de religion pour exciter son zèle.

Mais il ne faut pas ôter une consolation aux malheureux. Le meilleur de tous les rois, assassiné sur un échafaud, m'arrache des larmes, quand je me rappelle ces paroles de son confesseur : *C'est un trait de ressemblance entre votre majesté et le Dieu qui va être sa récompense..... Fils de saint Louis, montez au ciel !*

Ainsi, le philosophe ne se déclare point contre la religion de son pays, mais il persiste dans le résultat de ses méditations sur Dieu.

RESULTAT.

On ne le comprend point ;

On ne le voit point ;

Il n'y en a point de preuve directe ;

On explique tout sans lui.

C. Q. F. D.

SUITE DU CATALOGUE DES PHILOSOPHES.

Quand on adopte un système rejeté par la plupart des hommes, on a besoin de s'appuyer d'autorités imposantes. Je vais en ajouter beaucoup ; j'y mettrai des personnes que je connais pour philosophes, qui me l'ont assuré, ou qui l'ont dit à ceux que j'ai cités.

M. Amare m'écrit d'Ypres, qu'il a trouvé un grand nombre d'auteurs anglais, allemands, hollandais, qui ont professé plus ou moins ouvertement notre philosophie, et il m'en promet les notes.

M. Anson, administrateur des postes, auteur de plusieurs ouvrages intéressans, connu dans les lettres comme dans l'administration.

Africains, nègres seraires absolument athées, comme on le voit dans la Description de la Nigritie, par M. Pruneau de Pomme-Gorge (1789, chez Maradan), pages 120 et 125. C'est un témoin oculaire qui parle de la vertu, du bonheur, du courage et de l'incrédulité de ce peuple. *Le Vaillant*, dans son Second Voyage d'Afrique, publié en 1804, réfute fort au long Kolbe, qui donnait une religion à ces peuples, qu'il avait fort peu connus. Le Vaillant, qui les a fréquentés long-temps, dit que les Houzouanas sont les seuls où il ait trouvé l'idée confuse d'un Dieu. Au reste, dans des pays livrés à une ignorance stupide, je ne vois rien à conclure, ni pour, ni contre. Il en est de même des Caffres, des Groenlandais, qui n'ont aucune idée de la Divinité ; mais il faut aussi que nos adversaires renoncent à l'accord général de tous les peuples du monde dont ils ont tant parlé.

Dans les îles de Mendoça, mer du Sud, les Français, ni les Anglais n'ont rien pu découvrir à *Santa-Christina*,

qui rappelât l'idée d'une religion, d'une croyance, d'un culte L'île est pourtant peuplée, et les habitans doux, pacifiques. (Fleurieu, Voyage de Marchand, *in*-4°. tom. I, pag. 150).

Aratus, poëte grec, au rapport de Manilius.

Athenée, né en Chypre, fleurissait dans le IIe siècle. Il accuse Platon d'avoir feint que l'ame est immortelle. (Liv. XII, chap. 16).

Il ajoute : « Et certes, quand nous accorderions que les » ames de ceux qui sortent de la vie, se transportent en » quelqu'autres demeures, et que nous devrions nous per- » suader qu'étant plus légères que les corps, elles se trans- » portent en quelque lieu élevé, à quoi cela peut-il nous » servir? puisqu'en quelque lieu que nous soyons, nous » ne nous souvenons plus de l'éternité, et que bien que » nous fussions toujours, nos sens ne nous font rien ap- » percevoir de toutes les choses qui sont? Quelle satisfac- » tion et quelle joie nous en peuvent donc revenir? »

M. l'abbé Aubert, dans une charmante fable, *le Villageois et la Poule*, exhale toute son indignation contre les athées ; mais c'est à la sensibilité. qu'il réduit ses preuves contre eux :

L'Eternel se fait sentir au cœur,
Et se cache à quiconque, ainsi qu'Anaximandre,
Par l'esprit seul veut le comprendre.

Cette preuve est si vague que j'ose citer encore M. Aubert dans le Dictionnaire des Athées.

George Bayle, anglais, auteur de plusieurs ouvrages anglais, publiés sous le nom de Commins ; d'une comédie représentée sur le théâtre de Drury-Lane, qui a obtenu un très-grand succès ; d'un poëme ayant pour titre *The New. Lucrèce*, *le Nouveau Lucrèce*. Le premier chant écrit entièrement de la main de l'auteur, a été confié à M. Milon, professeur ; il devait le faire imprimer lors de son voyage à Londres ; il prétend qu'il a perdu ce fragment dans ses

déménagemens. Ce poëme avait pour base cet axiôme : *le monde est éternel.* C'était le matérialisme et l'athéisme parfaitement établis.

Au printemps de 1789, Bayle était à Mayence, et vivait dans la plus grande intimité, avec un jeune Français qui voyageait pour s'instruire, et qui me l'a donné par écrit. Bayle faisait souvent l'éloge des Français, au milieu desquels il avait vécu très-longtemps. Sa conversation était toujours grave et sévère ; il ne riait jamais ; il se plaignait de maux de tête, et parlait de l'existence avec dédain ; il prétendait qu'il avait épuisé la vie, et desirait la mort. (Il avait alors quarante-neuf ans). Sa constitution était robuste, sa figure belle, patriarchale ; ses cheveux lui donnaient une physionomie imposante ; sa conversation roulait ordinairement sur les préjugés, les abus de la religion, le charlatanisme des prêtres, la crédulité des peuples ; sur la littérature, les usages, la politique, les mœurs des différentes nations. Il paraît que pour terminer sa vie, qui lui devenait à charge, il prit une forte dose d'opium ; comme il souffrait beaucoup, il s'écria : *Mon Dieu, que je souffre !* Honteux d'avoir prononcé ces mots, il se tourna brusquement vers la ruelle de son lit, renforça sa voix, et dit avec véhémence : *Ah ! quel horrible mot je viens de prononcer.*

Baumé, célèbre chimiste de l'Académie des Sciences.

M. Beauregard, habile professeur de Bourg, département de l'Ain.

Le général Belair, connu par divers ouvrages d'artillerie et d'agriculture.

Le cardinal Boisgelin, suivant M. de Pommereuil, qui l'a beaucoup connu ; il n'était pas moins un excellent évêque.

Jean-Claude Loubat de Bohan, général de brigade, né à Bourg, en 1755, a fait imprimer, en 1791, une bro-

chure intitulée *les Doutes*, et qui lui mérite bien une mention dans mes Supplémens. Le chapitre V, qui a pour titre la Morale, supplée à la croyance de l'immortalité de l'ame.

Boileau. Portiez (de l'Oise), en 1804, paraît prouver que ce poëte était philosophe.

Borro (Jérôme), professeur de philosophie, à Pise, était fort chéri du grand-duc, quoiqu'il fût connu pour athée. Il dit un jour : *Supra octavam sphaeram nihil est.* L'inquisiteur voulut envain l'obliger de se dédire, et il eût été brûlé, sans l'amitié du grand-duc. Il fut enfin forcé de prendre la fuite, et mourut comme en exil.

Bosc, page 48 du Dictionnaire, doit être placé plus haut.

Boulanger (Nicolas-Antoine), page 49 du Dictionnaire, naquit à Paris, le 11 novembre 1722; il entra dans les ponts et chaussées en 1745; il mourut le 16 septembre 1759. Il avait étudié les langues, et il avait une immense érudition. (Voyez sa vie à la tête de l'Antiquité Dévoilée). Il y a sept volumes de ses ouvrages : Antiquité Dévoilée par ses usages, imprimée en 1772, 3 vol.; Recherches sur l'Origine du Despotisme Oriental, 1775; le Christianisme Dévoilé, (Damilaville) : la préface est datée de 1758; Examen critique de la Vie et des Ouvrages de Saint Paul; avec une Dissertation sur saint Pierre, par feu M. Boulanger, 1770; Dissertation sur Elie et Enoch; sur Esope fabuliste; et Traité Mathématique sur le Bonheur, par M. Boulanger.

Boulainvilliers. Doutes sur la Religion, suivie de l'Analyse du Traité théologico-politique de Spinosa, par le comte de Boulainvilliers, 1767, 103 pages *in*-12. On voit dans ce discours que les livres de Moïse n'ont été composés que onze cents ans après lui, du temps d'Esdras, quatre cent cinquante ans avant l'ère vulgaire.

M. l'abbé Bretin, prédicateur et fabuliste.

M. Brival, juge du tribunal d'appel de Limoges.

Brown. Voyez Religion, p. 590 du Dictionnaire.

Burigny, Recherches sur les Miracles, par l'auteur de l'Examen des Apologistes de la Religion Chrétienne, 1773, 172 pages.

Il fait voir que la fourberie, l'imagination, la crédulité, ont accrédité les miracles.

M. Cambry, conversant avec un respectable vieillard de la vallée de l'Hasly, en Suisse, lui dit : « Croyez-vous aux sorciers, aux esprits. » — Non. Il est remarquable qu'on ne trouve cette croyance presque dans aucun canton de la Suisse, au moins dans les montagnes. « Croyez-vous en Dieu? — Tant que nous pouvons. » Et quand vous mourez? — On nous enterre, me dit-il, en souriant. (Cambry, Voyage Pittoresque de Suisse et d'Italie, tom. I, pag. 202 et 203).

Calvet, médecin, secrétaire de la Société Médicale d'Emulation, séante à l'Ecole de Médecine de Paris, m'a fourni plusieurs notes. Il m'écrit : J'ai vu avec plaisir, dans votre Supplément, une foule d'hommes célèbres, pour qui j'ai la plus grande vénération; quelques-uns d'entre eux m'honorent de leur amitié. Dans le peu d'écrits que j'ai mis au jour, j'ai aussi fait connaître ma façon de penser, et je ne suis pas indigne d'avoir une place dans votre Dictionnaire.

Jean del Cassan père, ancien contrôleur de la manufacture d'armes de Charleville.

Alexis del Cassan fils, ingénieur, né à Charleville; le 30 août 1758, ami de Montgolfier.

Cassius. Plutarque, à l'occasion de la mort de César, nous dit que Cassius était dans les sentimens d'Epicure.

Catherine II, célèbre impératrice de Russie, enthousiaste de Diderot, au point de lui laisser prendre avec elle un ton dont on se plaignait à Pétersbourg, en 1774.

Cérutti, mort en 1792, d'abord jésuite, ensuite député au Corps-Législatif. (Voyez les Jardins de Boetz, *in*-8° de 72 pages. A Paris, chez Desenne), et surtout la note qui termine ce poëme : c'est l'éloge d'un honnête homme, sans religion, d'un digne et véritable athée.

Cherestrata, mère d'Epicure.

Condillac, l'Art de Penser : Le péché originel a rendu l'ame si dépendante du corps, que bien des philosophes ont confondu les deux substances. Il est donc obligé de se rapprocher de nous. Mettre le péché originel dans un traité de métaphysique, c'est bien prouver son embarras, ou bien indiquer aux philosophes qu'il ne prétend pas les réfuter bien sérieusement, et qu'un prêtre travaillant à l'éducation d'un prince, ne doit pas dire ce qu'il pense.

M. Corbigny, préfet de Loir-et-Cher.

Le chevalier de Cubieres, poëte bien connu.

Cirano de Bergerac, mort en 1615. Dans sa tragédie d'*Agrippine*.

Térentius.

Respecte et crains des dieux l'effroyable tonnerre.

Séjanus.

Il ne tombe jamais en hiver sur la terre ;
J'ai six mois pour le moins à me moquer des dieux,
Ensuite je ferai ma paix avec les cieux.

. . . . . .

Oui, mais s'il en était, serais-je encor au monde ?

M. Coupé : Précis Géologique, selon les opinions des anciens. (*Journal de Physique*, fructidor an 13).

Damilaville, pag. 95, commis au vingtième, ami de Diderot et de Voltaire, qui parle de lui avec vénération dans ses lettres, fit le Christianisme dévoilé, dans ses conversations avec Diderot et d'Alembert. Il ennuyait beaucoup Mlle De Lespinasse, mais elle le souffrait en faveur

des

des lettres de Voltaire, qu'il apportait toutes les semaines. (Journal des Débats, 29 janvier 1805, tiré de Laharpe, sans le nommer, tom. XVI, pag. 314). Le même, Laharpe, dit que l'auteur de l'Examen des Apologistes de la Religion Chrétienne est encore vivant; mais que peu de personnes le connaissent pour l'auteur. Cependant je l'avais déjà dit dans mon Supplément, pag. 39.

Il dit que Boulanger, auteur de l'Antiquité dévoilée, mort à trente-trois ans, se repentit amèrement. Je n'en crois rien.

DANGEAU, pag. 478 du Dictionnaire.

DEBRUN (Denoni): De l'Homme et de la Brute, 1803.

† DESAUDRAIS, fondateur du Lycée des Arts. La terre est vivante, 1805.

Chevrel Desaudrais auteur du Livre Clef du Phénomène de la Nature ou la Terre vivante — 1805. 8°.

DESCARTES fait un singulier raisonnement pour prouver un Dieu. « L'existence, dit-il, est renfermée dans un être infiniment parfait; donc un être parfait existe. » Descartes refusant une ame aux bêtes, cachait son opinion sur celle des hommes; car les organes sont pareils; les affections sont semblables. Il est impossible de mettre l'esprit d'un côté et la matière de l'autre; mais il était permis de parler des animaux, et non pas de notre ame.

DESHERBIERS (Guyot), ex-législateur, poëte.

DIDEROT, pag. 108 du Dictionnaire, n'est point auteur du Code de la Nature, quoiqu'on l'ait inséré dans ses œuvres. Laharpe (tom. XVI, p. 175 de son Cours) s'en sert mal-à-propos, pour faire une violente satyre contre Diderot. Ce livre est de Morelli.

M. DIMIER, homme de loi à Bourg, département de l'Ain. Cette petite ville, qui est le lieu de ma naissance, m'a fourni quatre philosophes, sans les chercher.

DRAPARNAU, professeur d'Histoire Naturelle, à l'école centrale de Montpellier, qui a publié un Précis de Physiologie comparée, un Tableau des Salamandres terrestres

et fluviatiles de a France ; un Tableau des Molusques de la Méditerranée. Il a dit, à l'ouverture de son conrs de l'an 10 : L'idée de création ne peut être reçue, car la matière n'est rien par elle-même, et rien ne se fait de rien.

Dubois (cardinal et premier ministre). Il avait coutume de dire qu'il défiait tous les cardinaux ensemble d'être plus athées que lui.

Dufour (Gacon). J'ai déjà parlé de cette dame, qui a fait des romans ; qui a remporté un prix sur les abeilles ; qui a travaillé pour la Bibliothèque Physico-Economique. Nouvellement, Recueil Pratique d'Economie Rurale et Domestique, par Mme Gacon Dufour, de plusieurs sociétés d'agriculture et littéraires, 1804 ; de la Nécessité de l'Instruction pour les Femmes, par Mme Gacon Dufour, 1805 ; Manuel de la Ménagère.

Mme de Vandeuil, fille de Diderot, quoique son père l'eût beaucoup trop occupé du clavecin.

Il y en a beaucoup d'autres de notre secte ; on doit bien tenir compte aux femmes de ce qu'elles savent, puisqu'on ne leur apprend rien ; mais elles sont bien dédommagées par les fonctions intéressantes de charmer, d'adoucir, de consoler, de soulager. Les hommes sont blessés par les hommes ; ils sont pansés par des femmes, et elles sont glorieuses et heureuses du contraste. Elles nous font aimer la gloire, la vertu ; elles nous feraient aimer la science, si l'on avait le bon sens de les instruire. (Voyez Delille, poëme de la Pitié ; Legouvé, du Mérite des Femmes ; Dusausoir, Apologie des Femmes). Elles nous enfantent avec des douleurs effrayantes ; elles nous allaitent ; elles nous conservent dans l'âge où il y a le plus de dangers. C'est la partie la plus intéressante de l'espèce humaine.

Dulaure, des Cultes qui ont précédé et amené l'idolâtrie, 1805, *in*-8°.

Dupont (Jacob), membre de la convention, déclara

un jour, à la tribune, qu'il était athée, et qu'il s'en faisait gloire. Il fut applaudi des législateurs.

André Dumont, en faisait également profession, suivant Necker, dans son Livre de la Révolution.

M. Dupuis, que j'ai cité formellement comme athée, m'écrivait, le 16 janvier 1803 : Je ne dis pas comme l'athée, il n'y a pas de Dieu ; mais je dis que les preuves par lesquelles on veut prouver qu'il existe, sont absolument nulles. Je ne dis pas que le monde n'a jamais commencé ; mais je dis que rien ne prouve qu'il ait commencé ; et en cela je pense comme à-peu-près Saint-Paul, (Epître aux Hébreux c. I. v. 3.), qui dit que c'est la foi seule qui nous l'apprend ; Dieu même n'est prouvé que par la foi. Je ne dis pas, il n'y a dans la nature que la matière pensante ; mais je ne dis pas qu'il y ait autre chose. Je n'attaque pas l'existence de Dieu ; mais seulement les mauvaises preuves qu'on en apporte ; de manière que la question reste toute entière. Je ne cherche point à détruire ; mais je prouve que rien n'est solidement établi dans ces importantes questions.

Je prouve au contraire que la croyance à un Dieu créateur est très moderne ; que le matérialisme pur a été l'opinion la plus ancienne et la plus universelle ; que l'existence de Dieu est une idée moderne, et que si c'est une vérité, elle a été long-temps ignorée, et qu'elle est sans preuve.

M. Durand, auteur d'un excellent ouvrage sur l'Afrique. Il était directeur au Sénégal.

Duval le Roy : Elémens de Navigation, 1802. Dans les corrections, il dit : Si cette vaste machine doit durer éternellement, on peut croire qu'elle a toujours existé.

J. B. Eyriès, négociant au Hâvre.

M. Fery, grand géomètre, ex-conventionel révolutionnaire.

M. de Flaugergues, habile astronome à Viviers.

Flechier, dans l'Oraison Funèbre de la duchesse de Monpensier, dit : Qu'est-ce que l'esprit dont les hommes paraissent si vains? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie ou un accident amortissent sensiblement; c'est un tempérament délicat qui se dérègle; une heureuse conformation d'organes qui s'usent; un assemblage et un certain mouvement d'esprit, qui s'épuisent et se dissipent; c'est la partie la plus vive et la plus sensible de l'ame, qui semble vieillir avec le corps, etc.

M. François (de Neufchâteau), ex-ministre, sénateur.

Frédéric II, roi de Prusse, surnommé *Le Grand*. Ce monarque était un apôtre décidé de l'athéisme. Il s'en glorifiait un jour devant M. Baculard d'Arnaud, qui osa n'être pas de son avis. Comment, lui dit le monarque, vous tenez encore à ces vieilleries? — Oui, sire, reprit l'homme de lettres, j'ai besoin de croire qu'il est un être au-dessus des rois.

Frédéric était entouré d'athées : Lamettrie, d'Argens, Maupertuis, Voltaire, Algarotti, Deprades, d'Arget, Tyrconel; ainsi on peut bien le citer comme faisant autorité dans notre secte. Il parlait souvent à M. Thiebaut contre les religions. Celui-ci ne lui répondait jamais rien, probablement parce qu'il est croyant; mais il s'explique obscurément à ce sujet. (Mes Souvenirs de vingt ans, chez Buisson, 1804). Frédéric était déiste. (t. I, p. 52). Il ne comprend pas la création, et il croit le monde éternel, (p. 54). L'ordre et les lois me suffisent, (p. 78). Il ne voulait point de l'obéissance aveugle. Contre les scélérats, disait-il, j'ai le bourreau.

Freret, p. 153 du Dictionnaire, né le 15 février 1688, mourut le 8 mars 1749. On a publié, en 1775, quatre volumes, comme Œuvres complettes de Freret; mais on y a mis l'Examen des Apologistes, qui est de Burigny; les Lettres à Eugénie, qui sont de d'Holback. Il n'y a

que la lettre de Thrasibule qui soit véritablement de Freret. Le traducteur anglais prétendait que c'était bien l'ouvrage d'un philosophe grec du IIe siècle, et le traducteur français dit l'avoir traduit de l'anglais en français. On lit, pag. 22 : Qui nous a dit qu'il y eut hors de nous une divinité, telle que les poëtes nous peignent le destin ; ce souverain des dieux et des hommes, doué d'intelligence et de volonté, et possédant souverainement la bonté, la justice, la prudence, et toutes les autres qualités qui sont des perfections, dans les êtres semblables à nous.

Page 24. Si nous n'étions accoutumés dès l'enfance à trembler au seul nom du fantôme de la divinité, nous ne pourrions nous empêcher de regarder les hommes comme livrés à un véritable délire ; de prendre leurs propres visions pour des choses réelles et existantes hors de nous mêmes.

Freville. Phedon ou Entretien sur la Spiritualité de l'ame, par M. Mosès, 1772.

Gall, célèbre médecin. Voyez l'exposition critique du système de Gall, sur la cause et l'expression des principales différences de l'esprit et des passions, par J. L. Moreau (de la Sarthe), 1805. Les leçons de M. Gall furent interdites, en 1792 ; mais son système sur l'influence du cerveau, a été exposé depuis dans plusieurs ouvrages. En 1805 il professe à Berlin avec succès.

M. Moreau objecte que ce système conduirait à l'indifférence pour les vertus et les talens ; à l'indulgence pour les crimes ; conséquence absurde, puisque notre instinct, notre estime, notre intérêt, et les lois, nous ramènent toujours au bien.

M. Garrat, dans la première assemblée de l'Academie française, le 28 décembre 1803, a voué les ennemis de la philosophie à l'horreur des ennemis de l'humanité. Dans sa réponse à M. de Parny, (Moniteur du 13 janvier 1804). « Ils sont d'une autre trempe, les esprits qui vous ont ap» plaudi..... (Guerre des Dieux). La morale, fondée sur

» des croyances qui peuvent s'ébranler, sur des espérances » qui peuvent s'affaiblir, leur paraît trop incertaine, trop » facile à être égarée, et ils veulent les établir sur les im- » muables bases d'un petit nombre de vérités assez sen- » sibles, pour être saisies par l'ignorance même; assez » évidentes pour être démontrées aussitôt qu'exprimées; » assez touchantes, assez sublimes pour devenir le premier » culte des ames qui les reçoivent. Trop amis de l'huma- » nité et de la vertu, pour vouloir leur enlever aucune de » leurs consolations, de leurs espérances, ils leur en pré- » sentent aussi de magnifiques et d'inpérissables dans ces » accroissemens de sagesse, de puissance et de félicité, » qui seront les résultats nécessaires des progrès toujours » croissans des lumières. C'est cet immortel avenir qu'ils » ouvrent devant l'espèce humaine, qui ne périt point. »

M. de Gars, gentilhomme de Boulogne, qui a formé une belle bibliothèque de livres philosophiques, et qui les a profondement étudiés.

Gauthier (Navarre), avocat à Bourg. Il est mon parent, mais ce n'est pas moi qui l'ai formé.

Gorlæus, ajouté par Maréchal sur l'exemplaire de M. Abeille.

Gotha, prince auguste de Saxe, frère du dernier duc, plein d'esprit et de savoir.

Guer, Histoire Critique de l'ame des bêtes, par M. Guer, 2 vol. *in*-8°., 1749. Il prouve fort bien que l'ame des bêtes est de même espèce que la nôtre, c'est-à-dire, de la matière.

William Hammon, de Liverpool, fit la déclaration suivante : On a douté qu'il y eut de véritables athées; pour lever le doute, je déclare sur mon honneur que je le suis.

Hobbes, (p. 191 du Dictionnaire), ajoutés, Traité de la Nature Humaine, traduit par d'Holbach.

M. Humbert, secrétaire du ministre, a imprimé une lettre à M. Garrat, où l'on trouve ces paroles : Dieu n'est pas pour moi une vérité démontrée, c'est un besoin senti. Il me semble que ce n'était pas la peine d'écrire contre nous, pour dire une vérité si favorable à notre système.

Indiens, pag. 207. Les disciples de Boudha ne croient qu'à l'existence de la matière. (*Recherches Asiatiques*, Moniteur du 3 juillet 1804).

Dion Chrisotome, en parlant des mages de la Bactriane, dit qu'ils n'admettaient qu'une substance qui produisait tout. Les quatre élémens y sont représentés comme la cause de tout. Le feu, comme principe universel du mouvement.

Oupnekhat, *id est secretum tegendum*, etc. Anquetil du Perron, 1801, 2 vol. *in*-4°. On y voit que la doctrine des Indiens était celle de Spinosa : une seule substance dans l'univers, qui produit tout. L'univers est Dieu. M. Anquetil lui-même leur en fait le reproche.

Atma, le dieu des Indiens, est la nature entière : c'est Spinosa tout pur. Les Egyptiens, en adorant un crocodile, un taureau, prétendaient aussi adorer une partie de la nature.

Pradjapat, des Indiens; le Janus des Romains; Sérapis, des Egyptiens; Pan-Kou, des Chinois (Macrobe, liv. I, ch. 20). Le géant des Scandinaves; la figure de l'année : c'est l'univers, Dieu. Dupuis, liv. I, et son Abrégé, p. 1 : c'est le Grand Tout. Vishnou, des Indiens est une forme de *Atma*, principe infini de tout l'univers. L'Atma est moi; tout est Atma; dans le reste, ce sont des formes.

Vishnou dit : *Hoc est corpus meum*. Il s'incarna en Christnou au sein d'une vierge, et ressemble à Jésus-Christ.

Numa tenait de Pythagore, et celui-ci des Indiens, sa doctrine de Janus : Jupiter est tout. (Clém. d'Alex. liv. V).

C'est le ciel, la terre, l'éther : c'est tout, considéré dans ses divers effets. Il produisait les autres divinités.

Dans les Vedes, ancien livre des Indiens, publié par M. Anquetil, en 1804, on voit que Brahm, ou Brama, est l'ame de la nature ; l'éther, le plus subtil des élémens. Notre ame, c'est-à-dire, le souffle et la chaleur vitale ; l'étincelle qui brille dans notre esprit et allume le feu du génie, est une portion de cet éther infini ; cette portion suffit pour animer nos corps, quelles que soient leurs formes, dans les divers états de la vie par où nous passons, jusqu'à ce qu'elle se réunisse au Grand Tout dont elle fait partie.

Cet auteur dit que quatre mille ans auparavant, le Sauveur ou Conservateur prit une forme humaine ; qu'il naquit dans la province d'Agra, dans la maison d'un berger, à l'heure de minuit. « Le philosophe Sangata vivait » il y a près de cinq mille ans, suivant la chronologie des » Indous. Il résulterait de quelques renseignemens recueil- » lis par M. Wilkins, que ce philosophe ne croyait qu'à » l'existence des choses visibles et naturelles, ou qui » peuvent être ramenées à une cause matérielle et visible, » et qu'il écrivit plusieurs livres pour prouver l'absurdité » de la religion des Brahmins ; il soutenoit aussi que toutes » les actions humaines sont récompensées ou punies dès ce » monde suivant leur mérite. Il enseignoit que les animaux » ayant le même droit que l'homme à l'existence, il n'étoit » pas permis de les tuer, ni pour son plaisir, ni pour ses » besoins. Partisan de Sangata, ou athée, paraissent être » deux expressions synonymes dans la bouche de brahmes » orthodoxes. (*Notions pour servir à l'Histoire de la* » *Philosophie et des Sciences en Asie, tirées des Re-* » *cherches Asiatiques, par M. M. F., dans les Archives* » *Littéraires de l'Europe*. Tom. II, p. 315 et 316.

Labbey, habile professeur de mathématiques, à Paris.

Lamarck, célèbre botaniste, Hydrogéologie an 10, fait venir les animaux des plantes.

Lamardelle

LAMARDELLE, Moïse justifié, d'après l'explication que cet historien donne lui-même de la création de l'univers, par Guillaume de la Mardelle, ancien procureur-général à Saint-Domingue. L'auteur pense que le monde est éternel; que le mot *Dieu* ne signifie rien; enfin, il est assez physicien pour avoir excité l'animadversité de M. S. (Guenard), dans le Journal des Débats, du 24 juin 1805.

LAMÉTHERIE (pag. 49 des Supplémens), a donné les Principes de philosophie naturelle, 1777, 1787, Considérations sur les êtres organisés, 1804, 2 vol. in-8°. Il explique la chaîne qui lie les êtres organisés, depuis la plante la plus simple jusqu'à l'être le plus parfait; il explique la pensée par le fluide galvanique des muscles et des nerfs, qui, en s'exerçant sur le point central ou principe sentant, y produit des idées. Aussi a-t-il été vivement tancé dans le Journal de Paris, 6 mars 1805.

LAMETTERIE (pag 233), était athée bien connu. Les Œuvres Philosophiques de M. Delametterie, Berlin 1764, où sont en 2 vol. in-12. Traité de l'Ame; Abregé des Systèmes; Système d'Epicure; L'Homme Plante; les Animaux plus que Machines; Discours sur le Bonheur; Epître à Mlle A. C. P. ou la Machine Terrassée; Epître à mon Esprit; La Volupté; L'Homme machine, 1748. Dans celui-ci, il dit: ce n'est pas que je révoque en doute l'existence d'un Etre Suprême, il me semble au contraire que le plus grand degré de probabilite est pour elle. Sans doute il voulait donner quelque chose à l'opinion générale. Pour moi qui suis parvenu à l'évidence opposée, il ne s'agit plus de probabilité. Cela n'empêche pas qu'il ne dise, à l'occasion des terreurs de Pascal: « Quel effrayant » effet d'une singulière circulation dans un côté du cer- » veau. Grand homme, d'un côté, il étoit moitié fou de » l'autre; la folie et la sagesse avaient chacune leur dépar- » tement ou leur lobe, séparés par la faux ». C'est ainsi que j'ai expliqué le génie de Newton, avec l'imbécilité de sa

croyance. Si le cerveau étoit plus grand, plus près du cœur, les hommes auraient peut-être plus d'esprit. Une baleine de cent pieds en a beaucoup moins, par la raison contraire. Cela semble prouver que l'on peut être matérialiste sans être parfaitement athée; mais je ne laisse pas que de les mettre ensemble, parceque quand on a renoncé à la spiritualité de l'âme, je ne vois plus de motifs pour l'admettre ailleurs; les preuves de l'existence de Dieu n'ont plus de force. Si une substance spirituelle n'est pas pour expliquer la pensée, elle devient sans preuve et sans motif pour expliquer le reste. Si l'on rejette les causes finales et intentionnelles, dans les organes de l'homme, quelle raison reste-t-il pour les admettre dans le reste de l'univers?

P. F. Lancelin, ingénieur de la marine, a donné, en 1801 et 1802, l'Introduction à l'Analyse des Sciences, 3 vol. in-8°, où il prouve que la nature est tout. Il dit : (tom. II, pag. 232) un cerveau qui n'est point fêlé, peut-il concevoir qu'un seul pouce de matière puisse être anéanti? Ce livre est un des plus forts et des plus philosophiques. Il est étonnant qu'un mathématicien, qui a prouvé un grand talent pour la construction des vaisseaux, et qui s'est occupé de la marine en grand, ait trouvé le temps de réfléchir aussi profondément sur des choses aussi éloignées de son état, et qui sont aussi difficiles, à en juger par le petit nombre de ceux qui se sont élevés à cette hauteur.

Larcheret, jeune poëte et littérateur de Bourg, travaille à un ouvrage intitulé Nouvelle Démonstration Sceptique.

Lattaignant (l'abbé de), poëte aimable, était philosophe, à en juger par le refrain de sa chanson : *Adieu la compagnie.*

Lauragais (le comte de), physicien distingué.

Joseph Lavallée, littérateur aimable, auteur de plusieurs ouvrages, notamment d'un livre qui est intitulé,

Lettres d'un Mameluk, fait de jolies plaisanteries sur les prêtres et les croyans.

Leblond, de l'académie des inscriptions, bibliothécaire du collège Mazarin.

Lebreton, député. Il est difficile, etc., pag. 48.

Lecamus, médecin de Paris, donna, en 1767, la médecine de l'esprit. Il fait voir l'influence du mécanisme du corps sur les fonctions de l'âme, de manière à ne pouvoir douter de sa philosophie. Il prouve que les fonctions de l'entendement et les ressorts de la volonté sont mécaniques; que les causes matérielles forcent l'âme et le corps à exercer des fonctions conformes à leur nature; et il donne les moyens de corriger les défauts en rémédiant aux vices de l'organisation. Il désavoue bien ceux qui l'accuseroient d'être matérialiste, mais alors on ne pouvoit pas faire autrement.

Lecamus, de l'académie de Lyon, commissaire (ou ministre) des ponts et chaussées en 1795, directeur de l'école polytecnique, dans les Mémoires de l'académie de Dijon et le Journal de Physique, a donné plusieurs Mémoires qui lui font honneur.

Lefebvre, de Gineau, professeur de physique, membre de l'Institut.

M. Lemaire, ancien professeur de l'université, l'un des hommes les plus spirituels et les plus instruits de cet illustre corps.

M. Lenoir, agent de change, homme d'esprit.

M. Lombard de Langres.

Macmahon, médecin de l'école militaire, étoit chez M. Jefferson, où l'on niait l'existence des athées. Cet homme, de six pieds, se leva, et dit tout haut: c'est moi.

Mahomet effendi, brûlé comme athée, et qui pouvoit

sauver sa vie, aima mieux mourir, disant que l'amour qu'il avoit pour la vérité l'obligeait à souffrir le martyre.

Maillet du Clairon, commissaire de la marine, consul en Hollande, qui fit la tragédie de Cromwel, en 1764; Gustave Vasa, 1766; Essai sur la Connoissance des Théâtres; Eloge du Maréchal de Saxe; Observations sur la négociation de la France et de l'Angleterre, en 1761.

Marie-Thérèse, reine de Hongrie (pag. 51). On m'a objecté qu'elle avoit l'air dévote; mais au reste, la religion ne l'empêcha pas de voler la Pologne, après avoir volé les états de la maison d'Autriche aux archi-duchesses Josephines et Léopoldines, qui y avoient droit avant elle. C'étoient les filles de Léopold, père de Charles VI, mort en 1705, et de son frère Joseph, mort en 1711. J'ai vu ses panégyristes bien embarassés pour la Pologne; ils ne savaient pas l'autre fait.

Meiners, *Historia Doctrinæ de vero Deo*. Lemgo, 1780, *in*-8°., 548 pages. Toutes les histoires attestent que l'idée d'un Dieu créateur de tout, est une des dernières auxquelles l'esprit de l'homme ait atteint. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Caldéens, les Grecs, ont obtenu très-tard cette connaissance. La pure religion naturelle des anciens Chinois, est une chimère des Jésuites. (*Milon*, Esprit des Journaux, 7 janvier, 1781, p. 384.

Melos, île dont tous les habitans étaient athées. (Voyez Bayle).

M. Mentelle, célèbre géographe et historien.

Meslier, curé d'Etrépigny (p. 281), mort en 1733. Mémoire des Pensées de Jean Meslier. D'Holbach a mis sous son nom *le Bon Sens*, puisé dans la nature, ou idées naturelles opposées aux idées surnaturelles; Anonyme, en 1772, par Meslier, en 1792.

M. Meyer, de Berlin, m'a promis des notes sur les athées d'Allemagne.

Mirabeau, pag. 287, lisez le marquis, et non le comte.

Miscelliones, nom que Bayle donne à certains philosophes. (Voyez Reinesius, p. 389 du Dictionnaire).

Mojon (le docteur Bernard), auteur d'une bonne Dissertation sur les effets de la Musique, tant en santé qu'en maladie, m'a dit plusieurs fois qu'il était athée.

Monnet, célèbre minéralogiste, et sa fille, pleine d'esprit et de talens.

Montesquieu. Dans l'Analyse de l'Esprit des Loix, un journal du 9 octobre 1749, remarque ces paroles : Comme nous voyons que le monde formé par le mouvement de la matière, et privé d'intelligence, subsiste toujours, etc Liv. I. chap. 1. Il met dans la bouche de son philosophe persan, ce qu'il n'osait pas dire pour son compte « Je crois à l'im- » mortalité de l'ame par semestre. Mes opinions dépendent » absolument de la constisution de mon corps; selon que » j'ai plus ou moins d'esprits animaux; que mon estomac » digère bien ou mal; que l'air que je respire est subtil » ou grossier; que les viandes dont je me nourris sont » légères ou solides; je suis spinosiste, socinien, catho- » lique, impie ou dévot. » (*Lettres Persannes LXXV*).

Montgolfier (Michel Joseph), né à Darvezieu, le 26 août 1740, qui est l'homme le plus célèbre de l'univers, comme auteur de la plus célèbre découverte que les hommes aient jamais faite.

Moosi, voyez Sendosiviste, p. 423.

Morelli, ne à Vitry-le-Français, auteur du *Code de la Nature*, 1755, 236 pag. *in*-12, qu'on attribuait à Diderot. Morelli avait déjà publié un ouvrage, sous le titre des Isles flottantes, dont le Code de la Nature est une continuation. Voyez la préface que M. Naigeon a mise au premier volume de son édition complette de Diderot. (chez Desrais, rue Haute-Feuille, 1798, p. vj). Fontanes a fait la même faute que Babœuf, Recueil des pièces du

procès de Babœuf, 2 vol. *in*-8°. Helvétius, à l'occasion de Warwik, disait, pag. xix : Laharpe ne sera jamais que le Campistron de Voltaire ; c'est le chef-d'œuvre d'un homme de cinquante ans ; *inde iræ*. p. vj ; livre d'un style lâche, mauvaise logique, dont Diderot ne connaissait pas même le titre, misérable sophiste et froid déclamateur.

M. Moutonet de Clairfont, traducteur de Bion, m'a fourni plusieurs notes.

M. Nogaret (Félix). La terre est un animal, par l'auteur de l'Aristenette Français, 1805.

M. Nougaret, de qui nous avons plusieurs bons ouvrages, m'a fourni des notes intéressantes pour ces Supplémens. Il faut le distinguer de Félix Nogaret.

Panætius, stoïcien que Cicéron appelle un grand homme, admirateur de Platon, l'abandonnait dans la question de l'immortalité de l'ame. *Cic.* Tusc. I. c. 32, s. Epiphane dit que Panœtius regardait comme un conte, ce qu'on disait de la divinité. Tom. II, p. 29, édition de Petau.

Le général Panxetier, mon compatriote et mon ami.

Pascal. Voyez le Système de la Nature, tom. II, p. 338. Parmi ses pensées, il y en a plusieurs qui l'ont fait mettre au nombre des athées, par le P. Hardouin. Elles tendent clairement à élever des doutes contre l'existence d'un Dieu, ou du moins à insinuer qu'elle est problématique ou douteuse. Il nous suffira de citer les pensées suivantes, fidèlement extraites de son ouvrage. Chap. VIII. « En regardant tout l'univers, et l'homme sans lumières, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en effroi, comme un homme qu'on aurait porté, endormi, dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, sans avoir aucun moyen d'en sortir ; et sur cela, j'admire comment on n'entre pas en désespoir

» d'un si misérable état. Je vois d'autres hommes auprès » de moi, d'une semblable nature. Je leur ai demandé » s'ils sont mieux instruits que moi, ils m'ont répondu » que non..... J'ai recherché si ce Dieu dont tout le monde » parle n'aurait point laissé quelques marques de lui. Je » regarde de toutes parts, et je ne vois partout qu'obscu- » rité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière à » donner des inquiétudes; si je n'y voyais rien qui mar- » quât une divinité, je me déterminerais à n'en rien croire. » Si je voyais partout les marques d'un créateur, je repo- » serais en paix dans la foi; mais voyant trop pour nier, » et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à » plaindre..... Selon les lumières naturelles, s'il y a un » Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque » n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. » Nous sommes donc incapables de connaître, ni ce qu'il » est, ni s'il est. Cela étant ainsi, qui osera entreprendre » de résoudre cette question? ce n'est pas nous qui n'a- » vons aucun rapport à lui.

» Les preuves des métaphysiciens pour Dieu, sont si » éloignées du raisonnement des hommes, et si impliqués, » qu'elles frappent peu. Quand cela servirait à quelques- » uns, ce ne serait que pendant l'instant, qu'ils voient » cette démonstration; mais une heure après, ils craignent » de s'être trompés : *Quod curiositate cognoverant su-* » *perbia amiserunt.* (Pensées, ch. XX). Si Dieu eût » voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, sans » doute il l'eût pû, en se découvrant si manifestement » à eux, qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son » existence.

» Il ne faut pas que l'homme ne voie rien du tout; il » ne faut pas aussi qu'il en voie assez pour croire qu'il » possède Dieu, mais qu'il en voie assez pour connaître » qu'il l'a perdu; car, pour connaître qu'on a perdu, il » faut voir; et ne pas voir, c'est précisément l'état où est » la nature.

» Si la religion se vantait (chap. I.), d'avoir une vue » claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans » voile, ce serait la combattre, qne de dire qu'on ne voit » rien dans le monde qui le montre avec évidence ; mais » elle dit au contraire que les hommes sont dans les té- » nèbres et dans l'éloignement de Dieu ; qu'il s'est caché » à leur connaissance, et que c'est le nom qu'il se donne » dans les écritures.

» Dieu étant caché (chap. II) ; toute religion qui ne » dit pas que Dieu est caché, n'est pas véritable ; et toute » religion qui n'en rend pas la raison, n'est pas instrui- » sante ; la nôtre fait tout cela.

» On n'entend rien aux ouvrages de Dieu (ch. XVIII), » si on ne prend pour principe qu'il aveugle les uns et » éclaire les autres.

» Si le monde subsistait pour instruire l'homme de l'exis- » tence de Dieu (ch. XVIII, n°. 3), sa divinité y luirait » de toutes parts, d'une manière incontestable.

Perrault, célèbre physicien, anatomiste, architecte. Voyez Willis, p. 514.

Peruse, où il y avait une société d'indifférens, p. 207 et 208 du Dictionnaire.

Pétrone. *Primus in orbe Deos fecit timor.* Ce vers se trouve dans les fragmens de cet auteur, p. 676, édition de Burman ; il se trouve aussi dans Stace, qui le met dans la bouche ce Capanée. (Theb., liv. III, v. 661).

M. Piis, secrétaire-général de la préfecture de police de Paris, célèbre par l'établissement du Vaudeville, et par les pièces charmantes qui en ont fait le succès, a fait une jolie chanson pour moi, sur les préjugés, dans *le Chansonnier du Vaudeville*, 1805, où il y a ce couplet :

La nature s'étant faite
Seule comme la voilà,
Suivez la doctrine abstraite
Du pénétrant Spinosa ;
Sans quoi de vous, Landerirette,
Monsieur De la Lande rira.

Pilo,

Pilo (Olavidès, comte de), président de Castille, obligé de fuir, à cause de l'inquisition d'Espagne.

M. Pio, professeur d'italien, m'écrit pour me faire compliment et m'assurer qu'il pense comme moi.

Platon, avec toute sa spiritualité, admet une ame dans la tête, c'est la principale; une dans la poitrine, et une autre sous le diaphragme. L'irrascible a son siège dans le cœur; la concupiscible, entre le diaphragme et le nombril.

Diogène Laërce, dit que Socrate ayant entendu le Lysis de Platon, s'écria : Que de choses ce jeune homme me prête. Athénée (liv. II, p. 248), dit aussi que Phædon, en lisant les Dialogues de Platon, qui le fait parler sur l'ame, disait qu'il n'avait jamais dit de pareilles choses; et Timon ajoutait que Platon aimait les fictions, et était habile pour les paroles supposées.

M. de Pommereuil, préfet d'Indre-et-Loire.

Prost : Essai Phisiologique sur la Sensibilité, par P. A. Prost, de la Société de Médecine de Paris, 1805. Il établit l'oxigène comme principe de la sensibilité; il donne aux végétaux une sensibilité.

Protagoras fut exilé comme athée. (Cicéron, *de nat. deorum*, l. I, c. 23).

Pomponace (Pierre), était professeur de philosophie à Padoue, du temps de Léon X. On lui aurait fait son procès comme athée, et il eut été en grand danger d'être brûlé vif, sans la protection du cardinal Bembo. Pomponace fit une apologie de son livre, encore plus forte que l'ouvrage même : on est étonné de trouver le passage suivant dans les *Naudæeana*, dont le savant auteur se piquait d'une grande dévotion. « Je n'ai jamais vu philosophe qui n'ait » loué Pomponace, tout en écrivant contre lui, ce qui est » une preuve qu'il était bonhomme. Il ne fut ni marié, » ni prêtre; c'était un petit homme vif et fort savant; il » enseigna aussi à Bologne, et y mourut âgé de soixante-

» trois ans. Personne n'a encore repris ses livres de fausse-
» tés, et n'a pu renverser ses raisons. L'Italie, pleine de
» libertins et d'athées, et de gens qui ne croient à rien.
» Néanmoins, le nombre de ceux qui ont écrit de l'im-
» mortalité de l'ame est infini; mais je pense que ces
» mêmes écrivains n'en croient pas plus que les autres;
» car c'est une maxime que je tiens pour certaine, que le
» doute qu'ils en ont est une des premières causes qui les
» oblige d'en écrire, joint à cela que tout leurs écrits sont
» si faibles, que personne n'est peut-être plus éclairé;
» mais au contraire, au lieu d'instruire, ils sont propres à
» faire douter de tout.

Pomponace, dans son Traité de l'immortalité de l'ame, ne fait point de difficulté de dire que cette doctrine avait été introduite par tous les fondateurs de la religion, pour contenir les peuples dans le devoir, en quoi, où tout le monde, ou la plus grande partie du monde était dupe; parceque, supposez, ajoute-t-il, qu'il n'y ait que trois religions, celles de Moïse, de Jésus-Christ et de Mahomet; si toutes les trois sont fausses, il s'en suit que tout le monde est trompé, et s'il n'y en a que deux de fansses, que la plus grande partie du monde est trompée.

Quillet (Claude), docteur en médecine, du 17ᵉ siècle, qui fut obligé de se réfugier dans un cloître, pour se dérober à la vengeance du cadinal de Richelieu. Dans son ouvrage intitulé la *Callipedie*, ou l'Art de faire de beaux Enfans; il paraît être athée,

Regnard, célèbre auteur du *Joueur*, du *Légataire Universel*, etc., dans le tome IV de ses œuvres, a mis une épître qui commence par ce vers :

Quoi, toujours ptévenu des sentimens vulgaires?

il y professe le septicisme le plus absolu.

Le docteur Robert, le jeune, auteur de l'Influence de la Révolution Française sur la Population, 2 vol. *in*-12.

Dans son ouvrage ayant pour titre, Nouvel Essai sur la Mégalantropogénésie ou l'Art de faire des Enfans d'esprit, 2 vol. *in*-8°., attribue toute notre intelligence à la structure anatomique des organes.

Mme de la Rode, chanoinesse de Neuville en Bresse. Je l'ai connue personnellement.

Rousseau (Jean-Baptiste).

> En vain je cherche et j'envisage
> Les preuves d'une déité;
> J'en conçois l'excellence et la nécessité;
> J'adore, en frémissant, cette divinité,
> Dont mon esprit se fait une si belle image;
> Mais quand je cherche davantage,
> Je ne trouve qu'obscurité.
> La vérité cachée, en un épais nuage,
> A mon esprit confus, n'offre point de clarté;
> Rien ne fixe mon doute et ma perplexité, etc.

Ces vers sont de la Moïsade, poëme qu'il désavoua, quand pour recouvrer la considération, il se fit dévot, et dénonça Voltaire comme philosophe. Les athées aussi désavouent Rousseau; mais il leur est permis d'observer qu'il ne cessa de professer le scepticisme, qu'en cessant d'être estimable.

Sabatier, célèbre anatomiste, de l'Institut.

Salafon, directeur des contributions, à Bordeaux.

Salaignac, déplacé, pag. 463 du Dictionnaire.

Salomon, dans l'Ecclésiaste, parle de la mort des hommes, en la comparant à celle des bêtes; et il paraît qu'alors les Juifs n'avaient aucune idée de substance spirituelle ni de la vie future.

Say, ajouté par Maréchal, sur l'exemplaire de M. Abeille.

Schiller, un des plus grands poëtes de l'Allemagne, et qui passe pour un des plus vigoureux penseurs, a fait une pièce intitulée, *Résignation*, où il dit harmonieusement qu'il n'y a point de Dieu, et que l'ame est mortelle.

Sénèque, contre qui Laharpe a fait un volume, méri-

ait bien ses injures; car, suivant les expressions de Laharpe, les philosophes les plus accrédités avaient senti que l'ame et le corps étaient deux substances hétérogènes, et Sénèque n'a pas même eu assez de sens pour profiter de cette lumière, généralement répandue. (Cours de Littérature, tom. II, part. 2). Mais Sénèque sentait tous les résultats des combinaisons de la matière, quand il disait: *Omnia illa sic invitam mortemque per vices ire et composita dissolvi, dissoluta componi.* (épître 71). Nos corps au cimetierre, font venir de l'herbe, qui nourrit les vaches, qui donnent du lait, qui nourrit les enfans; ce sont les mêmes parties de matière, qui pensaient dans le père, qui font penser l'enfant.

Straton, qui présidait à l'école du Lycée, 297 ans avant notre ère, enseignait que tous les êtres, même ceux qui ont de la raison, sont produits nécessairement par une matière inanimée.

Swift, auteur célèbre du conte du Tonneau et de Gulliver, a fait tant de plaisanteries sur ceux qui croient, que nous pouvons le compter au nombre des incrédules.

Tacite, quoique crédule et croyant aux prodiges, ne laisse pas que de marquer de la philosophie, lorsqu'après avoir parlé des orédictions de Thrasullus, il ajoute : *Sed mihi hæc ac talia audienti in incerto judicium est fatoneres mortalium necessitate immutabili, an forte volvantur.* (Ann. 6, c. 22).

Théodore, de Cyrène, l'an 295, fut condamné à s'empoisonner.

Therapentes, pag. 479, lisez Therapeutes.

Tilorier, avocat distingué, et physicien, a fait un ouvrage de notre genre, *Genèse philosophique*.

Tourtelle, professeur de l'école spéciale de médecine de Strasbourg, dans son Higiène, 2 vol. *in*-8°., tom. I, pag. 108, s'exprime ainsi : « Qu'attendez-vous donc des peuples courbés sous le joug de la superstition? Sans doute,

tant qu'ils ne le secoueront pas et qu'ils ne briseront pas les chaînes dont les prêtres d'un faux Dieu les ont garottés, ils n'acquerront jamais d'élévation et de dignité ; car ce poison stupéfiant de l'esprit, détruit le sens moral, et tient comme enchaînées les qualités intellectuelles.

Toussaint, fils aîné, fabricant à Raucour, près Sedan.

M. de Tracy, sénateur : Elémens d'Idéologie, 1804, 2 vol., p. 25. Penser, c'est toujours sentir. Il a publié une excellente analyse du grand ouvrage de Dupuis, sur l'Origine des Cultes. En parlant de la cause première, aveugle ou intellectuelle, il dit : Nous faisons profession l'un et l'autre de nous regarder comme très-assurés qu'on ne sait rien et qu'on ne peut rien savoir.

Trenchard, mort en 1723. (Voyez le Supplément au Dictionnaire de Bayle). On lui attribue le livre intitulé *la Contagion sacrée* ou Histoire Naturelle de la Superstition, traduit de l'anglais, 1768. Il ne peut y avoir de véritable religion ; elles donnent toutes des idées contradictoires et sinistres de la divinité : la religion ne peut être la base de la morale ; elle rend les hommes malheureux.

M. Vier, avoué à Lyon, m'a fait sa déclaration formelle.

M. de Volney a donné, en 1803, son Tableau des Etats-Unis de l'Amérique, où il se montre assez philosophe pour avoir été vivement attaqué dans le Journal des Débats, du 9 janvier 1804. Mais l'auteur de cet exirait soutient que la Bible est un livre précieux qui ne trompe point.

M. Wieland, célèbre en Allemagne depuis long-temps, a publié, en 1805, des dialogues intitulés Euthanasia, dans lesquels il accumule indirectement, des preuves que l'ame périt avec le corps ; il soutient que cette croyance resserrerait les nœuds de la société ; les hommes seraient

plus aimans ; la tendresse pour la personne aimée, dont nous serons bientôt séparés, est plus vive, plus animée que si nous pensions nous revoir bientôt.

Yvon, dans l'Encyclopédie, au mot *Ame*, établit que nous exécutons des opérations où l'ame n'a point de part, de même que les animaux.

AUTEURS ANONYMES.

De notre Misère, inséparable de la Nature de notre Être ; des Moyens que nous avons tous d'y remédier par nous même, l'an 3e de la République. Lettre au comité d'instruction publique, 212 p. *in*-8°., on lit, p. 87 : L'air et le sang sont cette ame qui nous domine, et p. 196, la vérité, la justice et l'humanité, sont les trois divinités que je considère comme le vrai Dieu qu'un peuple sage doit révérer.

La Morale Universelle ou les Devoirs de l'Homme fondés sur la Nature. Amsterdam, 1776. On est homme avant que d'avoir une religion, et quelque religion qu'on adopte, sa morale doit être celle de la nature, sans quoi elle serait destructive pour la société. En conséquence, l'auteur déduit la morale de la sensibilité, qui suffit à l'homme pour connaître ce qu'il se doit à lui-même, et ce qu'il doit aux êtres avec lesquels son destin est de vivre.

Parité de la Vie et de la Mort, 1771, 130 pages.

Dialogues sur l'ame, 1771, 172 pages.

Jordanus brunus redivivus, ou Traité des erreurs populaires, ouvrage critique, historique, philosophique, imité de Pomponace, 1771, 114 pages.

Le Bon-Sens, ou Idées naturelles opposées aux Idées surnaturelles, 1772, 250 pages.

La fable du Christ Dévoilée, 107 pages *in*-8°, l'an 2e, (1794). L'auteur fait voir que les dogmes et les cérémonies de notre religion sont les mêmes que dans le culte de Bacchus, de Mitras, du soleil, d'Osiris ; qu'on y a tout pris, même le nom d'Yesus, de Christ, la croix, la colombe, l'incarnation, Bethléem, etc.

Je voudrais pouvoir citer M. de Sade ; il a bien assez d'esprit, de raisonnement, d'érudition ; mais ses infâmes romans de Justine et de Juliette, le font rejeter d'une secte où l'on ne parle que de vertu.

En 1804, un curé des environs de Versailles a été exilé pour avoir refusé d'enterrer un notaire qui faisait profession d'athéisme.

Il y a eu beaucoup de penseurs, même dans les temps d'ignorance. Pétrarque, dans le 14e siècle, réfutait ces prétendus sages qui pensent que l'univers a existé de tout temps, et qui attaquent sourdement les vérités les plus consolantes ; qui regardent comme des imbécilles ceux qui ne partagent pas leur délire. Les auteurs dont il parle ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; l'on copiait les manuscrits dans les couvens. et ceux des philosophes devaient y être proscrits. Pétrarque était poëte, il était prêtre ; ainsi il ne devait être ni fort savant, ni philosophe.

M. Roussel, médecin, m'a dit qu'il avait trouvé des penseurs en Pologne, en Valachie, en Turquie, et jusqu'en Crimée, où le célèbre Pallas est établi, à Sébastopole, et c'est un véritable philosophe.

Le philosophe seul ennoblit notre espèce.

CALENDRIER HISTORIQUE

DES ATHÉES LES PLUS CÉLÉBRES.

18 janvier	1803	mort de Marechal.
21 février	1789	d'Holbach.
21 février	1767	Spinosa.
8 mars	1749	Freret.
28 mars	1794	Condorcet.
16 avril	1788	Buffon.
21 juillet	1784	Diderot.
12 août	1786	Frédéric-le-Grand.
29 octobre	1783	Dalembert.
11 novem.	1751	Lamettrie.

ADDITIONS.

Page 74, Naigeon, un de nos meilleurs athées, n'ose pas en convenir. Moi, qui ne crains ni ne desire rien de personne, je dis toujours la vérité toute entière, je crois remplir un devoir. Il ne suffit pas de ne jamais mentir, il ne faut jamais taire la vérité. Je me fais des ennemis; je suis en guerre avec les croyans; mais je suis en paix avec moi-même, et je compte sur la postérité.

Page 76, on dit : La religion qui a causé tant de maux, n'est plus assez vive, assez terrible, pour qu'on doive la craindre; mais quand elle sera faible, elle ne sera plus réprimante; elle sera donc inutile; les avantages et les dangers croîtront ensemble; mais les dangers sont toujours les plus forts.

Page 80. L'abbé Baruel a donné les Helviennes, contre les philosophes; ensuite les Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme, 1803, 5 vol. Il commence à Voltaire, d'Alembert et Frédéric : c'est un bien faible adversaire, contre des hommes de cette force.

Page 82, l'ouvrage intitulé *la Cruauté Religieuse*, occupe 209 pages, dans le 6e tome des Œuvres de Boullanger, 1792, 8 vol. *in*-8°.

Page 97, Bouguer (p. xcvij), parle d'un serpent qu'on peut faire sécher pendant dix à douze ans, et le rappeler à la vie, en le jettant dans une eau bourbeuse, exposée au soleil. Le sentiment de Descartes, sur l'ame des bêtes, lui paraît appuyé par ce fait singulier.

11 novembre 1705, anniversaire de Lamettrie.